

## **7. Tradition E du Sarnyéré**

### **7.1. GÉNÉRALITÉS**

Le Gourma-des-Monts présente une situation doublement exceptionnelle, étudiée dès les années 70. Une même tradition est en effet partagée par deux groupes humains totalement étrangers l'un à l'autre et la poterie peut être fabriquée aussi bien par les hommes que par les femmes.

Une première approche de la tradition céramique E, ou tradition du Sarnyéré, a été effectuée dans le cadre du programme d'études démographiques et génétiques réalisé par l'INED dans les villages dogon des environs de Boni, dans le Gourma-des-Monts (CAZES 1993). La plus grande partie des matériaux ont été récoltés au cours d'une mission de cinq semaines (7 mars-7 avril 1976) à laquelle prirent part Mme Claudine Sauvain-Dugerdil, responsable de l'étude démographique des villages du Sarnyéré, et le docteur Robert DuBois. Ce travail, qui a fait l'objet d'une publication détaillée (GALLAY 1981), doit beaucoup aux enquêtes de Mme Sauvain-Dugerdil, qui ont permis de dresser le cadre chronologique de référence utilisé pour analyser l'évolution de la céramique de cette région (SAUVAIN-DUGERDIL in : CAZES 1993). Les villages du Sarnyéré, Nemguéné, Tandî, Dyamaga et Koyo, sont aujourd'hui tous abandonnés au profit des établissements de plaine.

La seconde mission effectuée dans la région en 2000 dans le cadre de la MAESAO a permis de confirmer certaines intuitions que nous avons acquises lors de la première mission, de compléter le tableau de la tradition E, unique tradition présente dans cette région et de vérifier que cette dernière était bien partagée entre agriculteurs dogon et Rimaïbé peul.

Dans cette zone le peuplement dogon est lié aux divers massifs montagneux alors que la plaine est occupée par des Peul et des Rimaïbé. Les dialectes dogon y sont très différents de la région de la Falaise et, bien qu'appartenant tous au parler toro tegu, présentent des particularités propres à chaque massif dont les peuplements sont fortement endogames.

Dans les deux groupes, n'importe quel homme ou femme peut pratiquer cet artisanat encore parfaitement vivant dans les villages visités, notamment à Tabi (Dogon), Guittiram (Rimaïbé) et Youna (Dogon et Rimaïbé).

### **7.2. POTERIES**

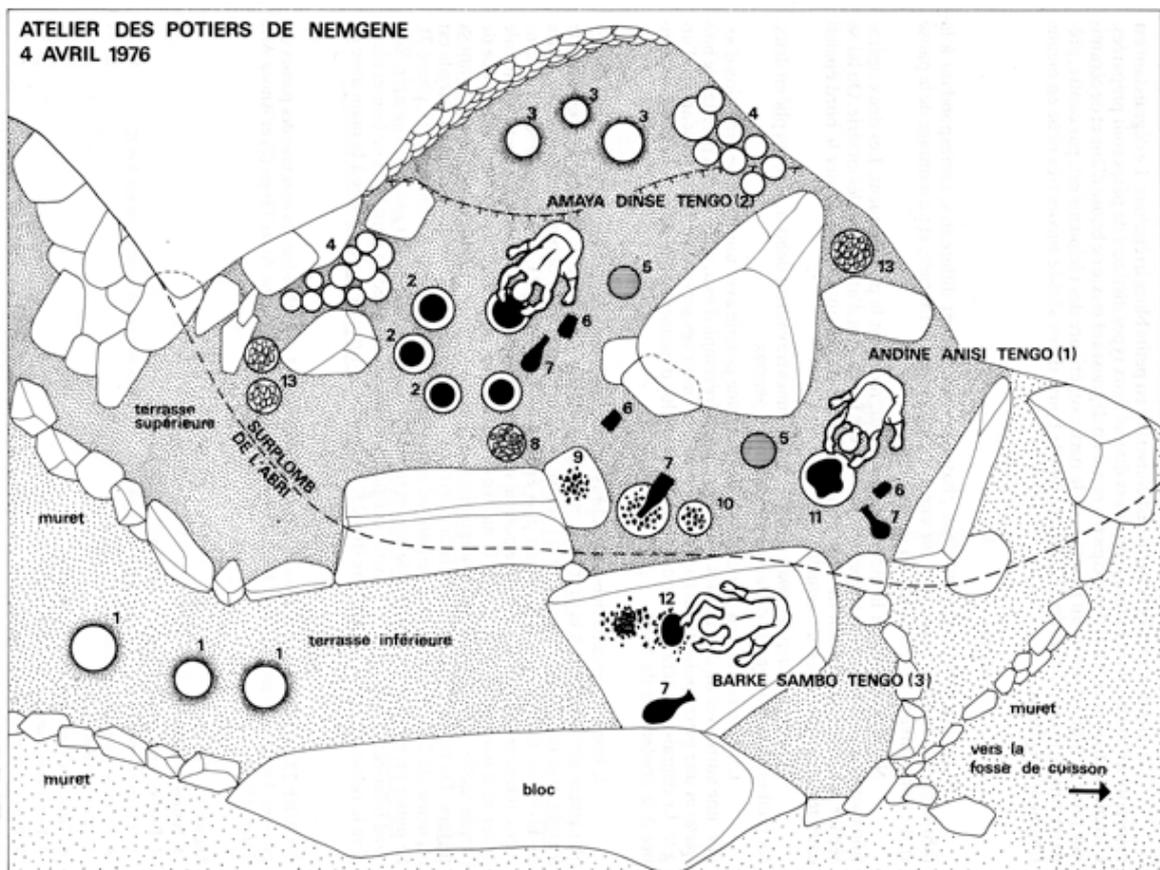
#### **Modalités de production : une logique d'agriculteurs**

Comme pour la tradition A, la production se situe dans un cadre domestique, mais les artisans peuvent travailler sur des emplacements distincts du cadre domestique, une situation peut-être due au rôle des hommes dans cette production.

Au Sarnyéré, dans le village de Tandî, l'officine comprenait un abri de pierres sèche accolé à un rocher. On pouvait y observer plusieurs grandes jarres contenant des fragments d'argile sèche destinés à la poterie et, séchant à l'ombre de l'abri, un tas de poteries prêtes à la cuisson.

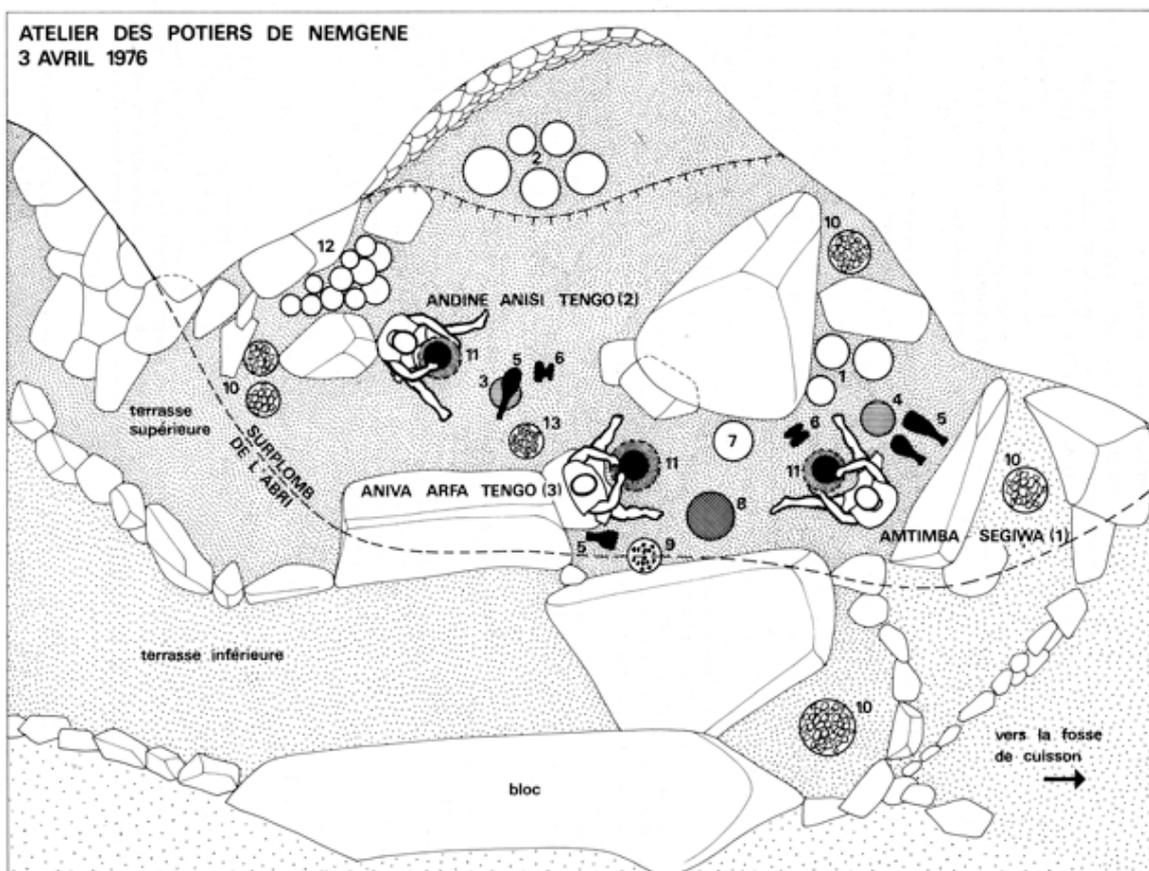
La céramique de Nemguéné était quant à elle également fabriquée sur un emplacement consacré, un abri sous bloc situé un peu en dehors de l'agglomération. Le groupe de potiers du quartier d'Oganka, comprenant trois frères de la famille Tengo, travaille de concert sur un lot

de plusieurs poteries et une même poterie peut être successivement prise en charge par des personnes distinctes. La collaboration était très étroite, la répartition des tâches dépendant des disponibilités de chacun. Un potier pouvait donc travailler sur une poterie appartenant à son voisin et signer à sa place.



**Fig. 7.1.** Tradition E. Atelier des potiers d'Oganka à Nemguéné en avril 1976. Moulage des fonds des poteries sur des poteries retournées par pilonnage. Les trois potiers travaillent debout.

1. Fonds retournés séchant au soleil. Les bords sont enterrés dans le sable pour conserver l'humidité.
2. Fonds terminés de moyennes dimensions encore retournés sur les poteries renversées ayant servi de moule.
3. Fonds retournés séchant à l'ombre au fond de l'abri. Bords enterrés dans le sable.
4. Poteries terminées prêtes à la cuisson après séchage définitif.
5. Bols remplis d'eau servant au lissage de l'argile, etc.
6. Molettes polies servant de percuteurs et de lissoirs.
7. Palettes de bois.
8. Bol rempli de crottes d'âne séchées.
9. Bloc de pierre à surface plane servant à préparer le dégraissant composé de chamotte et de crottes d'âne séchées.
10. Deux poteries contenant du dégraissant céramique (chamotte).
11. Façonnage du fond d'une grande poterie.
12. Préparation de l'argile. On incorpore à la pâte du dégraissant céramique réduit sur place en petits fragments



**Fig. 7. 2.** Tradition E. Atelier des potiers d'Oganka à Nemguéné en avril 1976 : montage des panses avec des colombins et façonnage à la palette. Les trois potiers travaillent assis.

1. Poteries terminées non sèches.
2. Poteries inachevées (panses montées sans bords) dans le fond de l'abri.
3. Bol rempli d'eau servant au lissage de l'argile, etc. avec palette de bois (récipient utilisé par 2 et 3).
4. Bol rempli d'eau (utilisé par 1).
5. Palettes de bois.
6. Percuteurs d'argile.
7. Poterie cuite renversée servant de moule.
8. Poterie avec provision d'argile plastique
9. Poterie avec réserve de chamotte.
10. Poteries avec réserves d'argile sèche fragmentée en petits blocs.
11. Poteries en cours de montage posées sur de petits tas de terre.
12. Poteries terminées prêtes à la cuisson après séchage définitif.
13. Bol rempli de crottes d'âne séchées.



*Photo 1. Tradition E. Nemguéné (massif du Sarnyéré). L'atelier des potiers dans un abri sous roche proche du village. Mission 1976, A76.70.*

### **Modalités de diffusion**

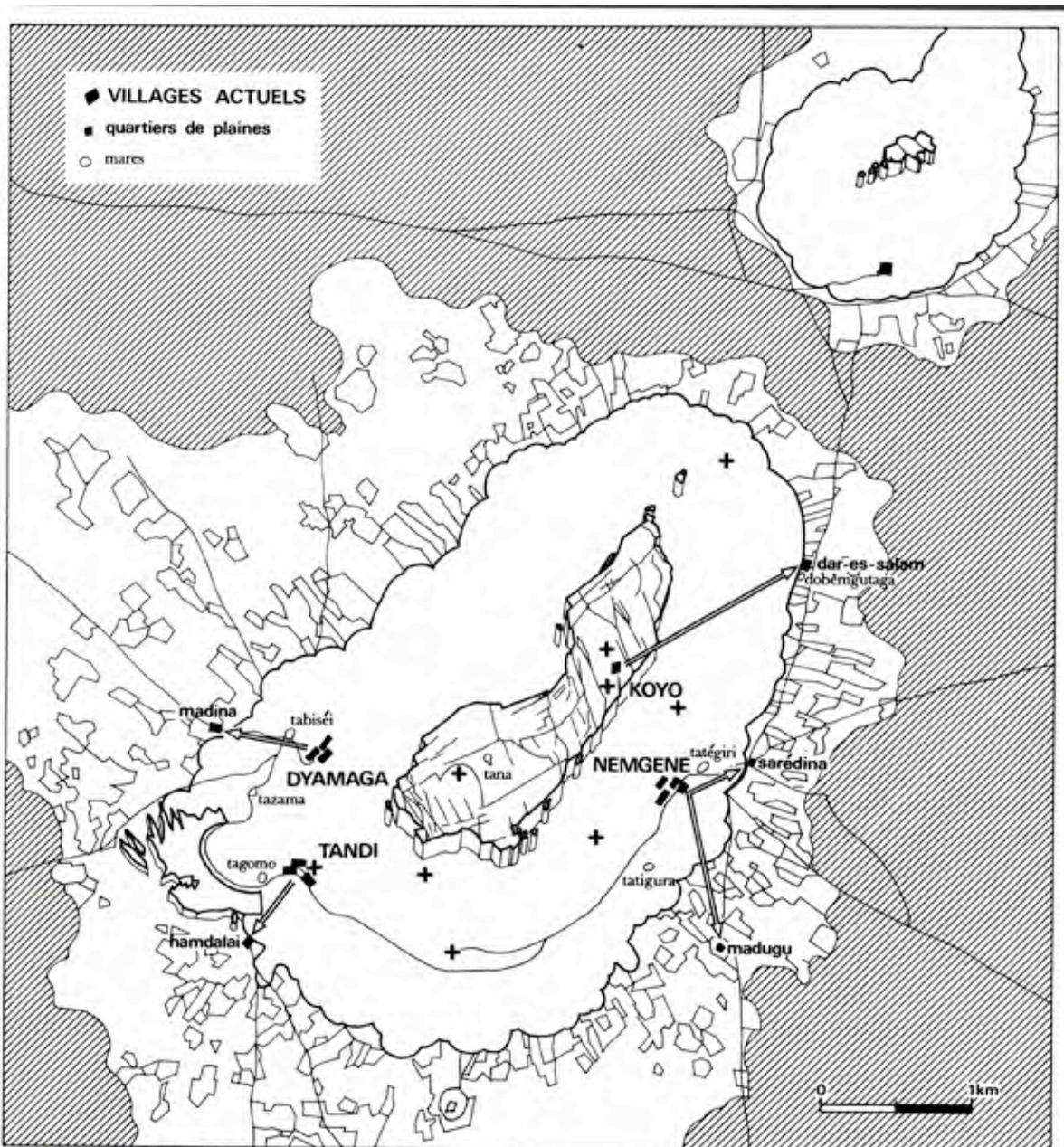
Trois ensembles de villages permettent d'aborder la question de la diffusion de la céramique.

1. Le Sarnyéré présentait en 1976 quatre villages dogon dont trois construits dans les éboulis (Nemguéné, Dyamaga et Tandi) et un au sommet du plateau rocheux supérieur (Koyo). Tous ces villages, sont aujourd'hui abandonnés, les habitants s'étant regroupés dans les habitats de plaine, au pied des éboulis.

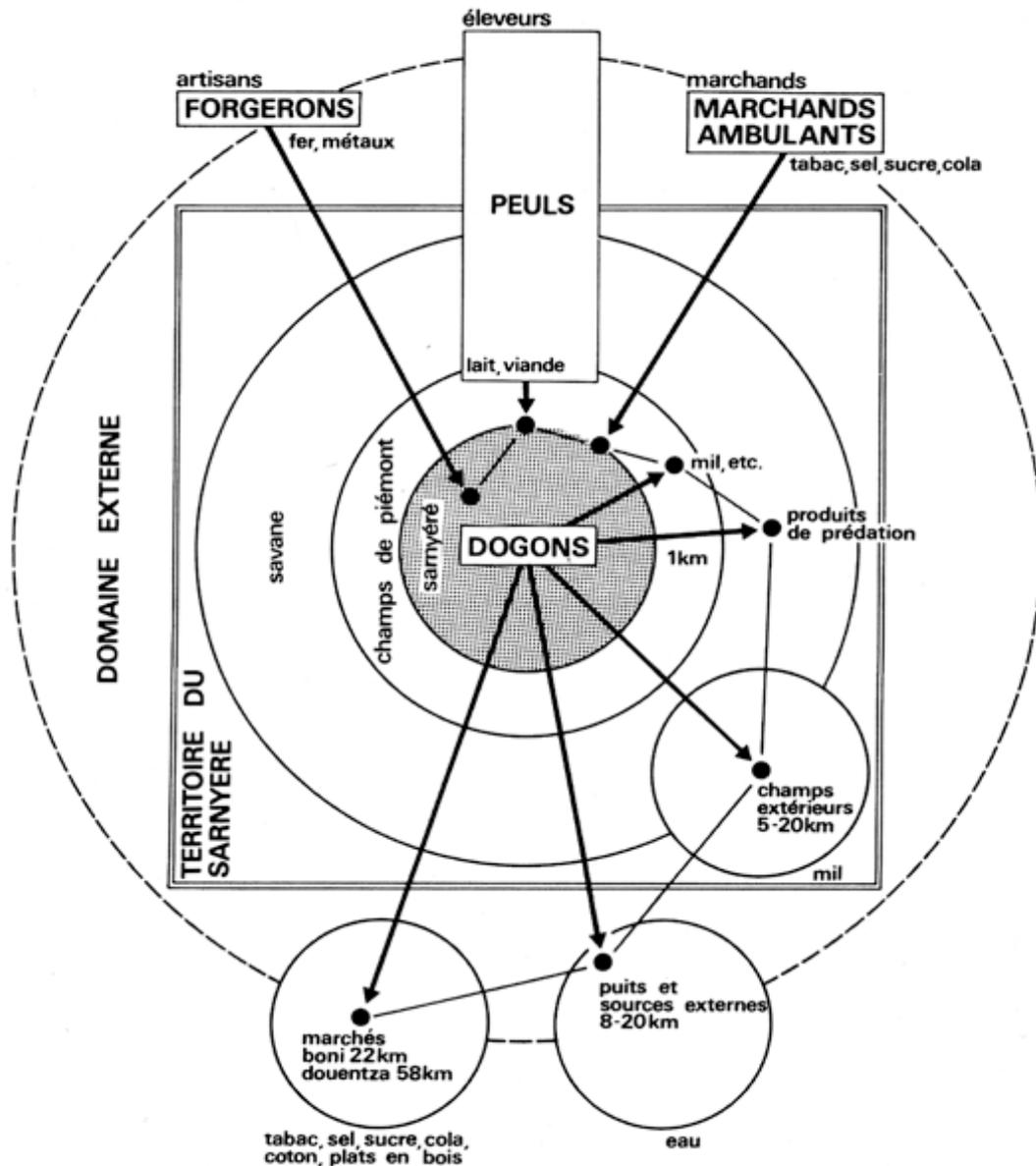
Les observations effectuées dans les années 70 n'ont pas abordé directement la question de la diffusion de la poterie produite dans la montagne, mais le panorama économique obtenu montre que cette dernière n'était probablement pas diffusée au-delà des villages producteurs bien que les habitants de la montagne puissent fréquenter des marchés extérieurs comme Boni et Douentza pour se ravitailler.

Les villages occupant cette petite montagne du Gourma-des-Monts avait, dans les années 70, attiré l'attention des ethnologues et des généticiens parce qu'ils représentaient le cas idéal de ce que l'on pouvait considérer comme un isolat génétique regroupant environ 1500 individus. L'étude des mariages montrait en effet un nombre infime d'unions impliquant des communautés étrangères et les villageois parlaient une langue dogon, le toro tegu, ne se retrouvant nulle part ailleurs. Les terres cultivées situées dans les éboulis et sur une étroite bande de terre de la plaine ceinturant la montagne, complétée par quelques parcelles situées en brousse, suffisaient en principe à nourrir les habitants lorsque les conditions climatiques étaient favorables. Un petit élevage de chèvres, quelques vaches et des poules complétaient les ressources.

Cette autarcie restait néanmoins toute relative. Des forgerons dogon itinérants venaient travailler saisonnièrement dans les villages pour réparer les outils agricoles et les portes des greniers à mil. Des bijoutiers peul s'installaient dans les villages pour quelques jours pour fabriquer divers bijoux. Des marchands ambulants venaient vendre des textiles. Les Dogon se procuraient du lait auprès des éleveurs Peul qui gardaient leurs troupeaux dans la plaine et qui, pourtant, ne pénétraient jamais dans les villages de la montagne. Ils allaient se ravitailler en tabac, sel, sucre, noix de cola, coton et plats de bois sur les marchés hebdomadaires de Boni à 22 km et de Douentza à 58 km de la montagne. L'isolat du Sarnyéré était certes autosubsistant, mais certainement pas totalement autarcique. Aucune information n'indiquait que la poterie pouvait être écoulee à l'extérieur (GALLAY 1981).



*Fig. 7.3. Sarnyéré. La montagne en 1976. Tout l'habitat est aujourd'hui regroupé autour des anciens hameaux situés au pied des éboulis.*



**Fig. 7.4.** Sarnyère. L'isolat économique dogon dans son environnement. D'après GALLAY, SAUVAIN-DUGERDIL 1981

2. Le ou les village(s) dogon anciens de Tabi, étaient primitivement établis dans la montagne du même nom. Suite à l'écrasement du soulèvement de 1920 contre l'autorité coloniale, la population fut déportée par les Français au Hombori et ne fut autorisée à revenir sur place qu'en 1943. Elle reconstruisit alors un nouveau village au pied de la montagne (CAZES 1993, 30). Les données recueillies montrent clairement que la poterie locale n'est pas diffusée, mais consommée uniquement sur place. On constate par contre que les habitants du village achètent de la céramique aux artisans de Youna qui visitent régulièrement le village.

On se référera à Caze (1993 : 28-30) pour une discussion concernant les conditions historiques de cette révolte qui présente deux versions, celle du colonel Mangeot, qui mena l'attaque, et celle des Dogon. Suite à leur reddition, les habitants de Tabi furent exilés pour une période de 10 ans qui se prolongea finalement pendant 27 ans. Les habitants des deux villages « complices » de Téga et Toupéré (au pied du massif de Tabi) furent également déportés

respectivement à Tandara et Kurmi également au Hombori (Gallais et Marie signalent aussi le village homonyme de Toupéré près de Koykoyra sans mentionner l'origine précise des Dogon de ce village). Suite à un procès engagé contre le commandant du Hombori, les Dogon purent enfin réintégrer leurs villages.

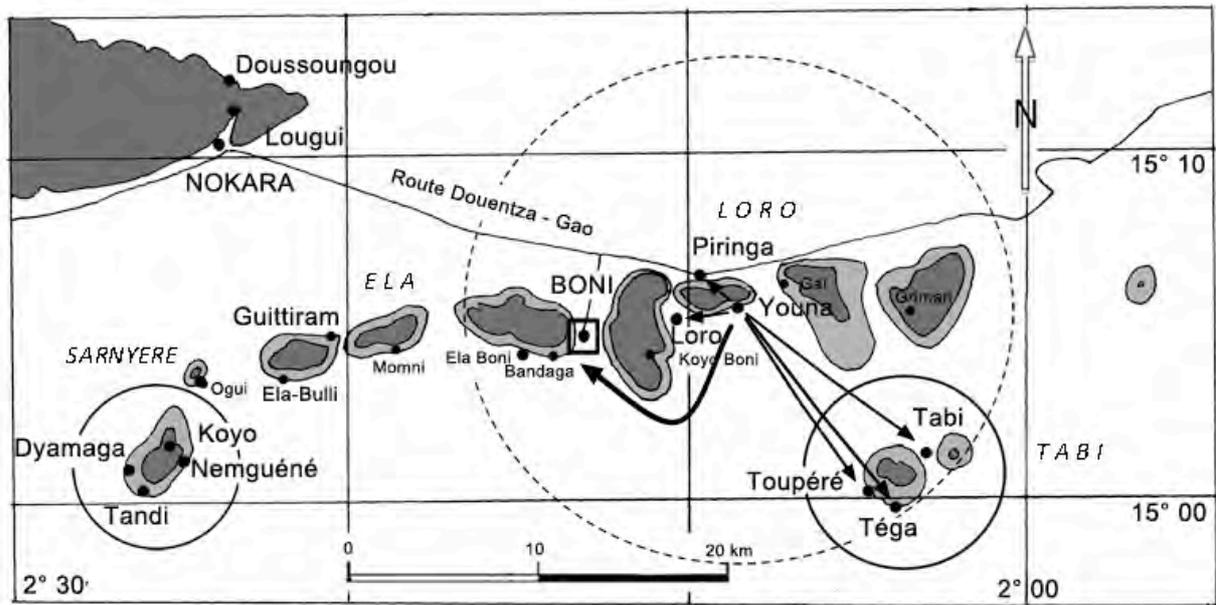
3. Youna est un village bâti au pied sud-est de la montagne de Mata, l'un des trois massifs du groupe de Loro. Il comprend un quartier traditionnel dogon construit dans l'éboulis de pied de falaise et deux quartiers rimaibé de plaine. Les potières rimaibé et les deux potiers dogon enquêtés diffusent leur production sur le marché de Boni et dans les villages proches, Tabi, Toupéré, Téga, Piringa et Loro. Chaque artisan fréquente, en plus du marché, de 2 à 4 villages.

Les trajets délimitent une zone de diffusion inscrite dans un cercle de 13 km. La moyenne des trajets limités aux massifs rocheux, qui ne tient pas compte de l'allongement du au contournement des massifs rocheux, s'établit autour de 8.7 km, ce qui est le chiffre le plus bas obtenu pour l'ensemble des traditions.

Ces quelques informations permettent d'opposer, à titre d'hypothèse, les Dogon des montagnes (Sarnyé, Tabi), qui paraissent peu enclins à diffuser leur production, aux potiers et potières rimaibé, qui présentent une plus grande ouverture économique (**Tab. 7.2**).

La faiblesse des « ventes villageoises » et des « ventes marchandes » (dans le sens concret de transactions marchandes sur des places consacrées) et leur faible impact au plan géographique signe pour la poterie une « économie à marchés périphériques », ici peu développée par rapport à ce qui se passe dans la plaine du Séno, notamment en ce qui concerne les Dogon, les Rimaibé étant plus ouverts à l'économie de marché. La fréquentation par les Rimaibé des villages du massif de Tabi, Toupéré et Téga montre que la production locale de la montagne ne suffisait pas, en 2000, à couvrir les besoins domestiques en céramique ce qui n'était pas le cas pour le Sarnyé trente ans plus tôt.

Notons pour mémoire que nous avons observé en 1976 de la poterie de tradition E dans les concessions de Nokara. Nous ignorons pourtant si cette céramique est produite par des potiers ou des potières du village ou si elle était acquise auprès d'artisans venus des massifs de Boni. Il est intéressant de constater que personne à Youna ne mentionne ce gros village possédant un marché hebdomadaire comme lieu possible de diffusion.



**Fig. 7.5.** Gourma-des-Monts. Diffusion de la céramique sur le marché de Boni (flèche épaisse) et dans les villages (Flèches minces). Cercle interrompu : zone de diffusion de la céramique de Youna. Cercles continus : zones d'autoconsommation sans diffusion externe caractéristiques des « isolats » dogon.

	No	Nom	Ethnie	Sexe	Parler	Marchés desservis	Villages desservis
Tabi	5418.1	Zoriba, I.	D	M	Torotegu	Aucun	Sur place
	5420.1	Zoriba (Youcanaba)	D	F	Torotegu	Aucun	Sur place
	5422.1	Zoriba (Zoriba) T.	D	F	Torotegu	Aucun	Sur place
	5423.1	Zoriba (Ouologem) A.	D	F	Torotegu	Aucun	Sur place
	5424.1	Zoriba (Yaraba) O	D	F	Torotegu	Aucun	Sur place
	5425.1	Wargourida (Yariba) F.	D	F	Torotegu	Aucun	Sur place
	5426.1	Boura (Yariba) R.	D	F	Torotegu	Aucun	Sur place
Youna	5448.1	Tamboura (Tamboura) A.	R	F	Peul	Boni	Tabi, Toupéré, Tége
	5440.1	Boureima (Tamboura) D.	R	F	Peul	Boni	Sur place
	5441.1	Tamboura (Tamboura) A.	R	F	Peul	Boni	Toupéré, Tége, Loro, Piringa
	5442.1	Tamboura (Tamboura) D.	R	F	Peul	Boni	Tabi, Toupéré, Tége
	5443.1	Tamboura R.	R	F	Peul	Boni	Tabi, Toupéré, Piringa
	5444.1	Tamboura (Tamboura) D.	R	F	Peul	Boni	Tabi, Toupéré, Tége
	5445.1	Tamboura (Tamboura) K.	R	F	Peul	Boni	Tabi, Toupéré
	5446.1	Tamboura (Tamboura) A.	R	F	Peul	Aucun	Sur place
	5447.1	Tamboura (Tamboura) A.	R	F	Peul	Boni	Tabi, Toupéré
	5452.1	Guindo A.	D	M	Torotegu	Boni	Tabi
	5453.1	Guindo A.	D	M	Torotegu	Boni	Tabi, Loro

**Tab. 7.2.** Tradition E. Diffusion de la céramique, D. Dogon, R. Rimaibé, F. Potière, M. Potier.

Village	Marché	N potiers/potières	Distance km
	Boni	10	9.6
Tabi		8	12.0
Toupéré		7	11.0
Téga		4	12.8
Loro		2	4
Piringa		2	2.8
<i>Moyenne</i>			8.7

**Tab. 7.3.** Tradition E. Diffusion de la céramique produite à Youna. Les valeurs obtenues ne tiennent pas compte de l'allongement des trajets dus au contournement des massifs rocheux.

TRADITION E									Total
Diffusion intravillageoise	oui	oui							
Vente dans villages extérieurs		oui	oui	oui	oui				
Vente sur le marché du village			oui	oui		oui	oui		
Vente sur les marchés extérieurs				oui	oui		oui	oui	
N	9	-	-	-	9	-	-	-	18
%	50 %	-	-	-	50 %	-	-	-	
Diffusion intravillageoise	9 (50 %)								
Diffusion "villageoise"		--							
Diffusion "marchande"			9 (50 %)						

**Tab. 7.3.** Tradition E. Fréquentation relative des divers lieux de diffusion de la céramique établie d'après les données individuelles fournies par les potiers et les potières.

### Techniques et chaînes opératoires

Nous ne disposons pas d'enregistrements codés détaillés des montages observés auprès des potiers de la famille Tengo de Nemguéné au Sarnyé en 1976. Les observations permettent néanmoins de restituer une séquence schématique de type EMIC qui permet de se faire une bonne idée de la technique de pilonnage sur forme concave utilisée par ces potiers (*Annexe I*).

#### *Outils et supports*

Les seuls supports utilisés sont des poteries communes orientées ouverture vers le bas.

Les instruments comprennent des perceurs en argile comparables aux perceurs utilisés par les potières peul du Delta (cf. HUYSECOM 1991-92, 1996), des molettes de pierre polie utilisées comme perceurs, des palettes de bois et des cordelettes utilisées pour la décoration (**Fig. 7.6**). De petits bâtonnets servent au découpage de l'argile.

Les deux instruments caractéristiques de la tradition sont donc le perceur de pierre ou d'argile (*tou ku nè* en dogon de Youna, *bindé* en peul) et la palette (*pata* en dogon de Youna, *patawal* en peul). Il est intéressant de constater l'origine peul de ces instruments. On remarquera néanmoins que le perceur d'argile n'est pas utilisé pour le pilonnage sur forme concave comme dans cette tradition, mais simplement comme enclume. La forme de la surface active, pratiquement plane, est différente des perceurs peul, ces instruments pourraient difficilement être utilisés pour le pilonnage sur forme concave. On a donc l'impression d'une dérivation secondaire par rapport à une tradition souche qui pourrait être un argument en faveur d'une origine peul de la tradition E.

Les divers instruments sont intégrés dans les gestes suivants :

- Perceur de pierre (P.PIER)

Geste 4. Façonnage motte, martelage (sur le sol).

Geste 24. Façonnement galette martelage (sur poterie retournée).

- Perceur d'argile (P.ARG), uniquement utilisé comme enclume en association avec la palette

Geste 44. Complément amincissement et mise en forme, martelage (rôle passif).

Geste 51. Complément mise en forme, martelage externe (rôle passif).

- Palette (PAL)

Geste 24. Façonnement galette martelage (sur poterie retournée).

Geste 73. Régularisation, martelage.

Geste 51. Complément mise en forme, martelage externe.

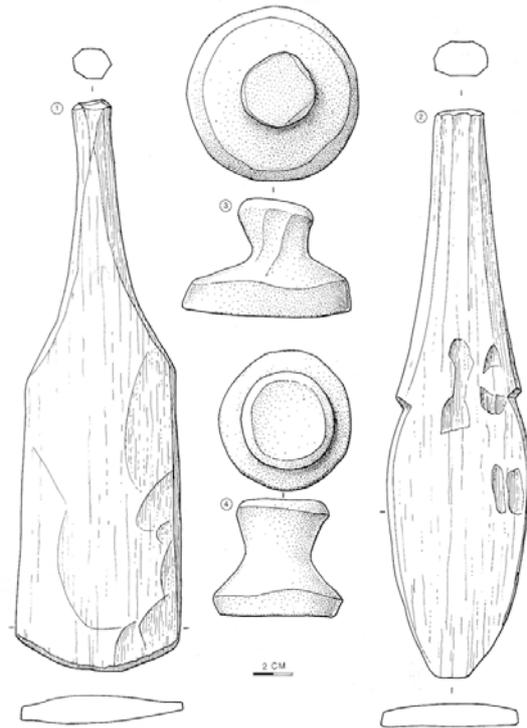
Geste 44. Complément amincissement et mise en forme, martelage.

Geste 61. Aplatissement tranche (utilisation du manche).

- Bâtonnets (TIG)

Geste 74. Découpage bord.

- Cuir (CUIR) Geste 58. Mise en forme bord, pression continue à cheval.



**Fig. 7.6.** Tradition E. Instruments des potiers de Nemguéné.

*Chaînes opératoires de montage : diagnose*

La tradition E, ou tradition du Sarnyé, appartient aux techniques de montage par moulage sur forme convexe (MFCv).

- Capacité de la technologie : type B. La principale rupture de la séquence se place au niveau de diamètre maximum de la panse de la panse.

- Technique générique : pilonnage sur forme convexe : PFCv, soit Fond+panse // Panse + bord. La poterie est montée par pilonnage sur forme convexe à l'aide d'un percuteur de pierre (geste 40). Le support (assiette) est toujours une poterie commune retournée.

- Phases : le montage comprend deux phases : A (fond+panse) et B (panse+bord).

- Étapes : La phase A comprend une séquence FP ébauche, préforme, finition. L'ébauchage s'opère essentiellement par pilonnage. La finition consiste souvent en une impression de la surface extérieure à la tresse roulée.

La phase B comprend l'adjonction d'un ou de plusieurs colombins pour former le haut de la panse puis le col, suivi d'un décor.

Nous distinguerons donc ici trois étapes : le façonnage de l'ébauche (A1), le façonnage de la préforme s'achevant à mi-hauteur de la panse (A2), le façonnage de la seconde partie de la panse (B1) et enfin le façonnage du col combinant ébauche, préforme et finition (B2) (**Tab. 5.26**).

Phases	Partie inférieure (fond + panse)		Partie supérieure (panse + bord)	
	Façonnage de l'ébauche	Façonnage de la préforme	Façonnage de la panse	Façonnage du bord
Assiettes	Sol, poterie retournée	Poterie retournée	Sol	Sol
Étapes	A1 (E)	A2 (P-F)	B1 (P- E -P - F)	B2 (E - P -F)
Opérations	1 à 3	4 à 9	10 à 18	19 à 30

**Tab. 7.4.** Tradition E. Diagnose de la technique générique. E. Ébauchage, P. Préformage, F. Finition.

### *Séquence de montage*

Nous donnons ci-dessous une vue schématique de la séquence de montage de la tradition E en conservant la numérotation de la banque de donnée EMIC qui ne présente qu'une séquence de la tradition E et en indiquant la séquence des assiettes et les numéros des gestes concernés.

#### A1. Ébauchage de la moitié inférieure de la panse

1. Le potier façonne une grosse motte d'argile sur le sol (assiette 1, geste 2).
2. Il l'écrase avec un percuteur de pierre afin d'obtenir une galette circulaire de 40 à 50 cm de diamètre, légèrement plus épaisse au centre (geste 4).
3. Avec le percuteur de pierre il écrase la galette par martelage sur un fond de poterie renversé (assiette 2, geste 24).

#### A2. Préformage de la moitié inférieure de la panse

4. Il prend une palette en bois et martèle la surface molle de l'argile pour l'aplanir (geste 24).

#### *Finition de la moitié inférieure de la panse*

5. Si le bord inférieur présente de trop fortes irrégularités, il l'égalise avec un bout de bois et récupère le ruban d'argile excédentaire (geste 74).
6. La surface est alors lissée à la main avec de l'eau et devient brillante (geste 75).
7. On peut également utiliser une petite boule d'argile trempée dans de l'eau qui dépose sur la surface une mince pellicule de barbotine (geste 79).
8. Il termine le façonnage en martelant légèrement la surface avec une galette enduite de terre sèche afin d'absorber l'eau exsudant en surface (geste 73) et décolle le fond de la surface du vase renversé.
9. Le fond démoulé est renversé dans une petite fosse creusée dans la terre sèche et cette dernière est rabattue contre la paroi afin de ne laisser apparaître à l'air libre que la partie supérieure de la demi-sphère renversée.

### B1. Préformage de la moitié supérieure de la panse

10. La poterie est replacée ouverture en haut sur le sol. Le bord provisoire est alors réhumidifié avec un épi de mil trempé dans l'eau et régularisé avec une palette et un petit percuteur d'argile servant d'enclume (assiette 3, geste 51).

#### *Ébauchage de la moitié supérieure de la panse*

11. Le potier monte alors la partie supérieure au colombin en utilisant une argile malléable mélangée à du dégraissant de bouse d'âne séchée et pilée (geste 10).

12. Il place le colombin sur la tranche du bord de la poterie (geste 15).

#### *Préformage de la moitié supérieure de la panse*

13. Complétant le préformage, il l'aplatit en utilisant, à l'extérieur une palette mouillée, et à l'intérieur une enclume d'argile frottée dans de la terre sèche. L'homme tient la palette dans la main droite et martèle la surface de l'argile en maintenant l'enclume à la face interne de la poterie (geste 44).

14 à 16. Les opérations 11 à 13 sont recommencées autant de fois qu'il faut pour obtenir une panse complète.

17. Le potier prépare un méplat incliné vers l'intérieur par martelage avec le manche de la palette (geste 61).

#### *Décor provisoire*

18. Il décore le haut de la poterie en impression roulée avec une cordelette.

### B2. Ébauchage du bord

19. Il façonne une grosse boule d'argile mêlée à de la bouse d'âne (geste 2).

20. Il l'aplatit en la martelant avec la main (geste 4).

21. Il pratique en son centre un trou (geste 2).

22. Ce dernier est progressivement agrandi de façon à obtenir un anneau du diamètre du récipient, formé d'un colombin de 2 à 3 cm de diamètre (geste 10).

23 ou 24. Il dépose alors le colombin sur le vase et ajuste le diamètre de l'anneau (geste 10).

Deux procédés :

23. L'anneau est rompu et posé légèrement à l'extérieur. Le potier creuse un sillon en pinçant l'argile de ses doigts. Il retourne le colombin avec la paume de la main de manière que le sillon s'emboîte sur la tranche de la panse. Il régularise le colombin avec la paume de manière que l'ouverture ait une forme régulièrement circulaire puis égalise l'extérieur en étirant l'argile vers le bas.

24. On pratique la pose sans creuser de sillon et sans retourner l'anneau et l'on passe tout de suite à l'égalisation de la face externe de la poterie.

25. Il dépose alors le colombin sur le vase (geste 16).

26. Il ajuste le diamètre de l'anneau par raclage vertical de haut en bas externe avec la main (geste 22).

*Préformage du bord*

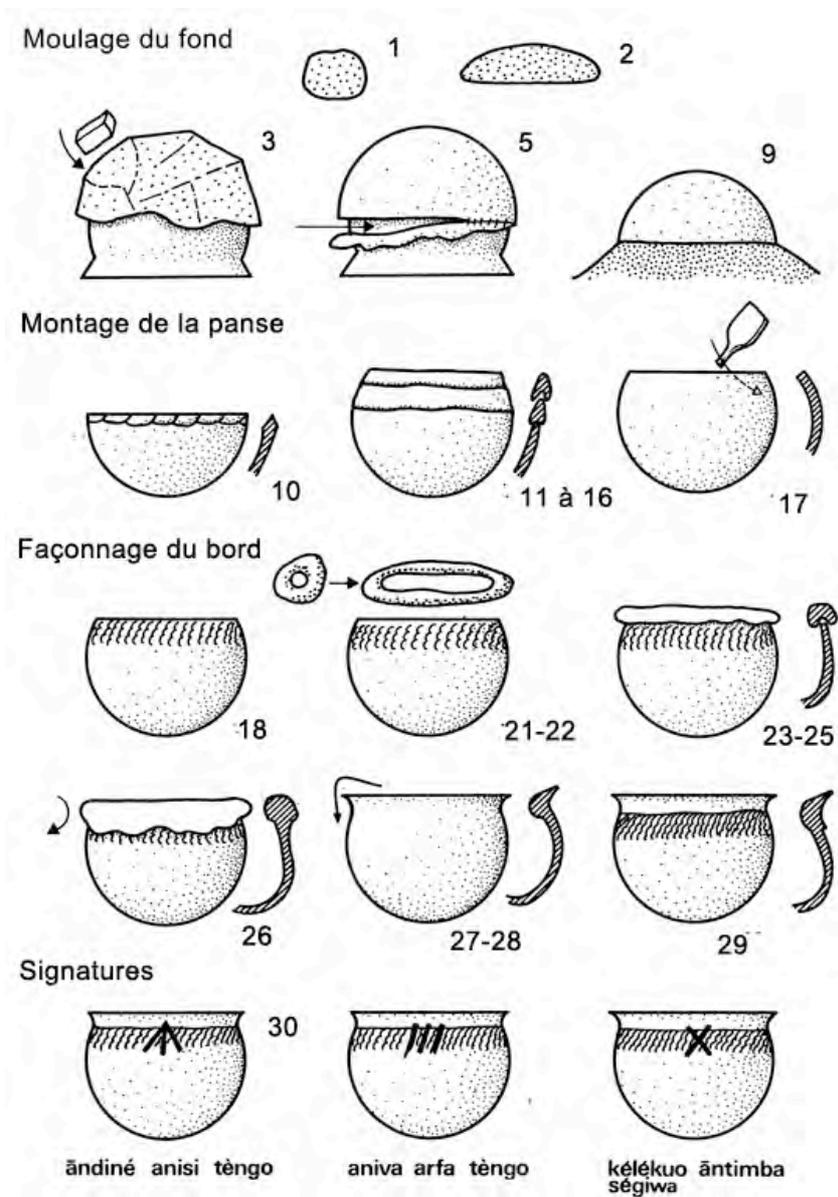
27. Le bord une fois fixé, le potier l'amincit en plaçant la main droite à cheval sur celui-ci (geste 58)

28. Il renouvèle l'opération avec un morceau de cuir (geste 58).

*Finition*

29. Il retouche le décor par impression roulée.

30. Le potier signe la poterie en appliquant de petites incisions à 'aide d'un bâtonnet soit sur le rebord interne de la lèvre, soit au niveau de la bande décorée



**Fig. 7.7.** Tradition E. Séquence de montages des potières de Nemguéné (Sarnyéré).

Cette séquence est clairement identifiable sur la poterie terminée sur la base de particularités morphologiques et de traces :

- Le fond est régulièrement arrondi.
- La surface externe de la moitié inférieure peut porter de légères facettes dues au martelage, des traces de lissage ou des empreintes de cordelette roulée (opération non prise en compte dans la séquence étudiée).
- Sur des poteries de grandes dimensions la jonction entre la partie inférieure moulée et la partie supérieure se signale par un décrochement, la partie supérieure étant plus bombée que la partie inférieure.
- Cette rupture est souvent visible à l'intérieur des poteries sous forme d'une légère dépression horizontale ou de diverses traces signalant la jonction entre partie inférieure et supérieure.
- Des traces concaves sont souvent visibles à l'intérieur de la poterie dans sa moitié supérieure, signalant les opérations 10 et 13, soit les gestes 51 et 44 de martelage externe à la palette, un percuteur d'argile faisant office d'enclume interne. Ces traces ne doivent pas être confondues avec celles laissées par le pilonnage sur forme concave qui se concentre plutôt dans la partie interne inférieure de la poterie.

Ces questions de reconnaissance des traditions à partir des traces visibles à l'œil nu (qui seules permettent de poser des diagnostics sur des séries archéologiques numériquement importantes) ont déjà fait l'objet de quelques travaux (MAYOR 1991-92 ; HUYSECOM 1994a ; GELBERT 2001a), mais devront, à l'avenir, faire l'objet de recherches systématiques.

### *Cuisson*

La cuisson de la céramique est, comme partout ailleurs, une cuisson en tas.

Le dispositif de cuisson observé à Tandî le 1<sup>er</sup> avril 1976 est construit dans une large fosse circulaire partiellement bordée par un muret de pierres sèches, un type de dispositif présent sur la Falaise pour la tradition A.

La cuisson de Tandî est sous la responsabilité de d'Antembéri Amuya Ségiwa de Tandî. Quatre personnes participent à l'opération et sont aidés sporadiquement par quelques personnes assistant à la cuisson, notamment des enfants.

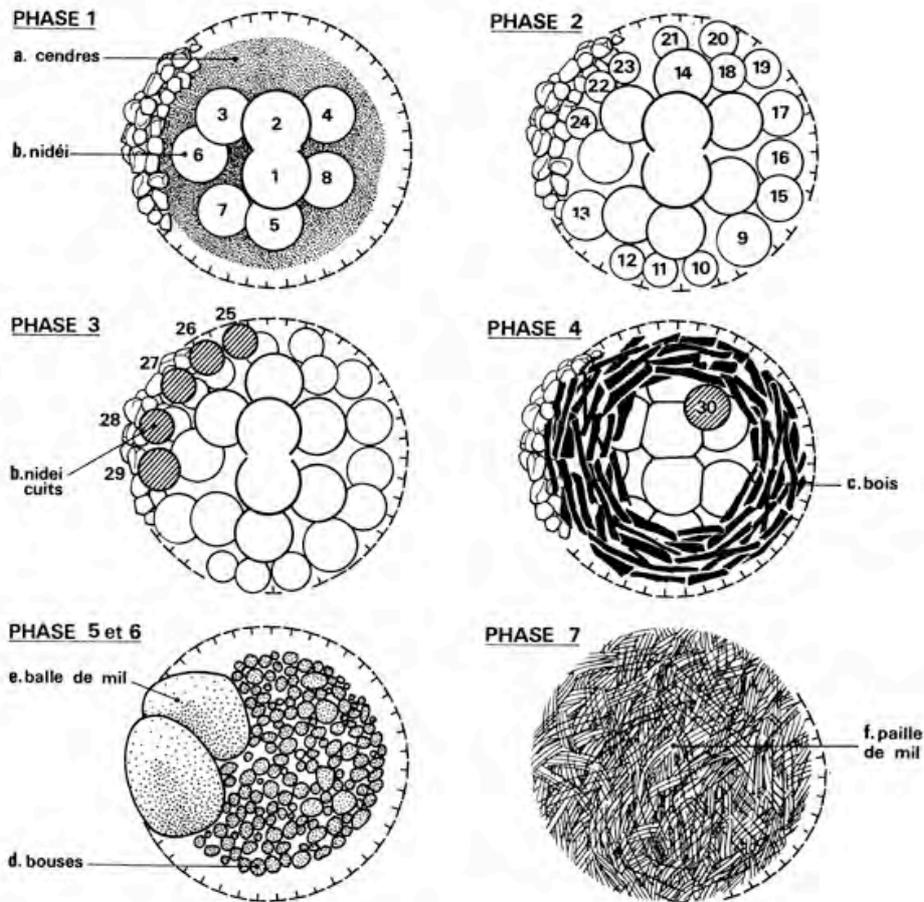
Le tas de cuisson comprend 24 récipients et ne comporte que des *nidéi*. Au dernier moment on rajoutera 5 *nidéi* et un *phéré* (sur un stock de 9 poteries) provenant d'une cuisson antérieure, mais jugés insuffisamment cuits. Les opérations de cuisson se sont déroulées comme suit (description détaillée dans GALLAY 1981).

- de 9h00 à 9h15 : mise en place des poteries.

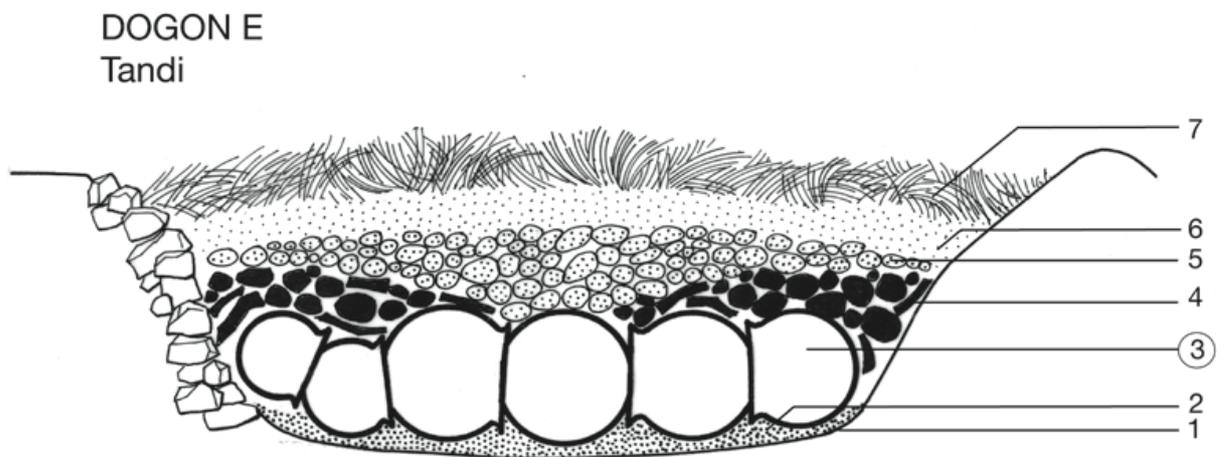
- de 9h15- 10h 40 : recouvrement du tas avec du bois, des bouses de vaches, de la bale de mil et de la paille de mil.

10h 40 à 16h30 : mise à feu et combustion sans qu'il soit possible d'évaluer le temps effectif de cuisson.

Les poteries ne seront prélevées de la fosse que le lendemain, une fois refroidies.



**Fig. 7.8.** Tradition E. Tandî (Sarnyéré) : mise en place du tas de cuisson.



**Fig. 7.9.** Tradition E. Tandî (Sarnyéré) : coupe du tas de cuisson. 1. Fosse circulaire partiellement bordée d'un mur de pierres sèches. 2. Cendres provenant des anciennes cuissons. 3. Poteries. 4. Bois disposés en couronne. 5. Bouses séchées. 6. Bale de mile. 7. Paille de mil.



*Photo 2. Tradition E. Tandi (massif du Sarnyéré). Cuisson. Mise en place des poteries. Mission 1976 A76.137.*



*Photo 3. Tradition E. Tandi (massif du Sarnyéré). Cuisson. Mise en place d'une première couronne de bois. Mission 1976 A76.138.*



*Photo 4. Tradition E. Tandi (massif du Sarnyéré). Cuisson. Prélèvement des poteries. Mission 1976 A76.141.*



*Photo 5. Tradition E. Tandi (massif du Sarnyéré). Prélèvement des poteries. Mission 1976 A76.1542.*

## Esthétique

### *Formes et décors*

La typologie de la céramique reste simple. La plupart des récipients sont sphériques ou subsphériques et dépourvus de col. Les bords les plus caractéristiques sont des bords épaissis présentant un large bombement interne et une lèvre amincie incurvée vers l'extérieur.

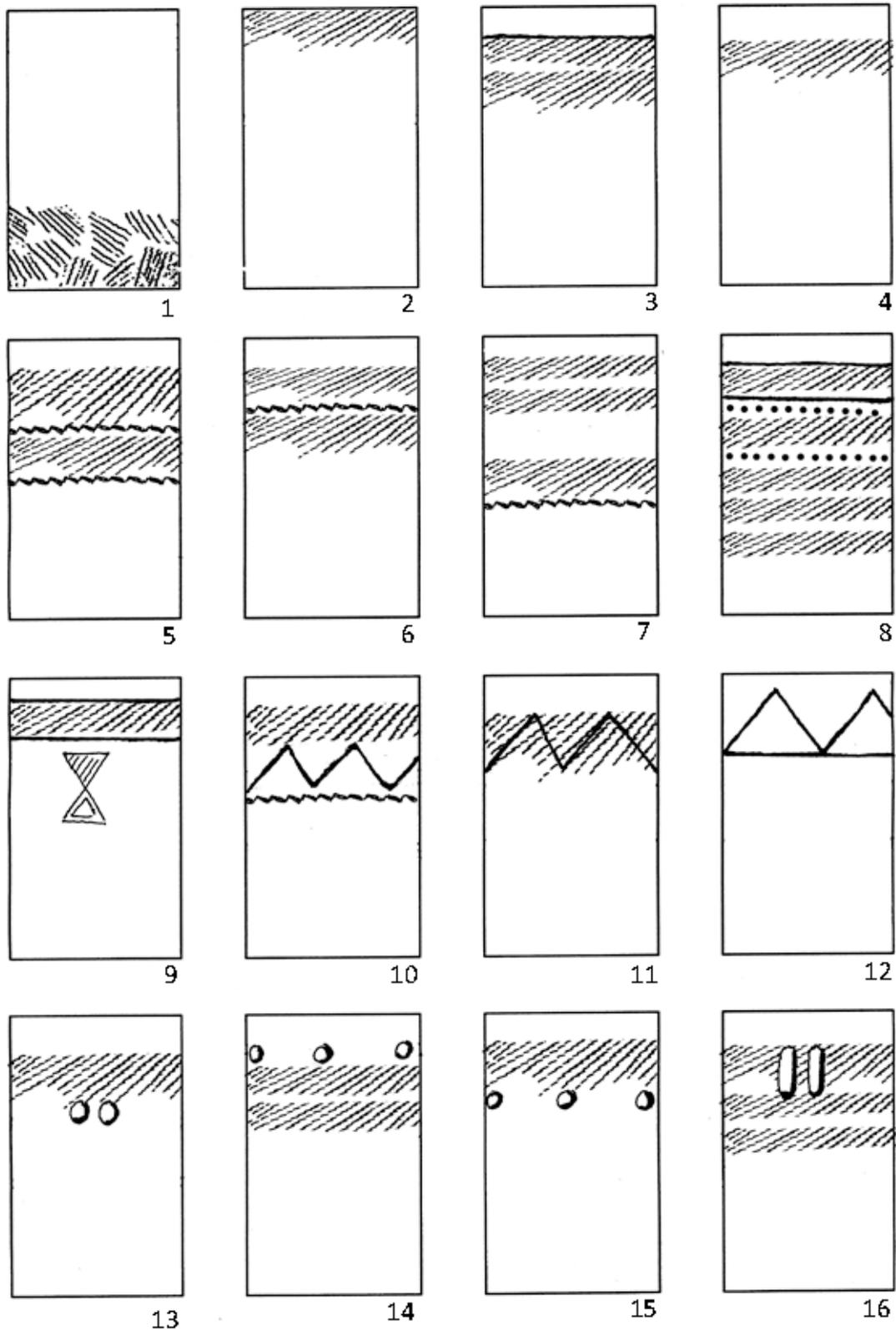
Le décor est peu abondant et se limite le plus souvent à des impressions de cordelettes roulées localisées dans la moitié supérieure de la panse et disposées en un ou plusieurs registres superposés. Les divers registres peuvent être soulignés par une ou plusieurs lignes imprimées en roulant le nœud de la cordelette, dessinant une ligne ondulée associée à une impression roulée, ou des simples incisions horizontales.

Des lignes d'impressions profondes de points au bâtonnet signalent l'influence de la poterie sonraï du Hombori.

Les gros mamelons circulaires ou allongés verticaux sont fréquents. La symétrie est le plus souvent binaire (quatre mamelons opposés deux à deux, doubles mamelons allongés verticaux opposés deux à deux ou alternant avec deux mamelons ronds opposés, etc.), plus rarement ternaire. Une grande jarre à eau dogon de Youna porte exceptionnellement un décor à la cordelette roulée couvrant toute la panse, dont les bandes alternent avec des lignes de points imprimés. Quelques poteries portent des figures géométriques isolées incisées au couteau, notamment des lignes d triangles simples.

Certains fonds de grandes jarres sont également décorés d'impressions de cordelette roulée (**Fig. 7.10**).

Deux potières dogon de Tabi (Po 5419 et Po 5421) ont appris la céramique auprès de forgerons sonraï du Hombori et produisent une céramique distincte de la tradition E. Les deux potières, qui, jeunes filles, ont subi l'exode et la déportation avec leur famille, pratiquent depuis leur retour, et encore aujourd'hui, la tradition sonraï. Leurs poteries sont identiques aux poteries du Hombori (cf. chapitre 8).



**Fig.7.10.** Traditions E. Registres décoratifs composés d'impression de cordelettes roulée, de nœuds de cordelette roulée, d'incisions, de mamelons (13 à 16) et de points profondément imprimés (8). Les fonds peuvent présenter également des impressions de cordelette roulée en relation avec le façonnage de la partie inférieure de la panse (1).



*Photo 6. Tradition E. Tansi (massif du Sarnyé). Les poteries après cuisson. Mission 1976 A76.143.*



*Photo 7. Tradition E. Youna Sané (massif de Loro). Poteries au pied d'un grenier. MAESAO 346.01.*



*Photo 8. Tradition E. Youna Sané (massif de Loro). Poteries. MAESAO 346.13.*

## Typométrie fonctionnelle

### *Structure typométrique générale*

Le classement proposé est une typologie fondée sur les trois dimensions principales des récipients : diamètre maximum, hauteur et diamètre de l'ouverture (pris à l'extérieur de la lèvre) (cf. DE CEUNINCK 1992).

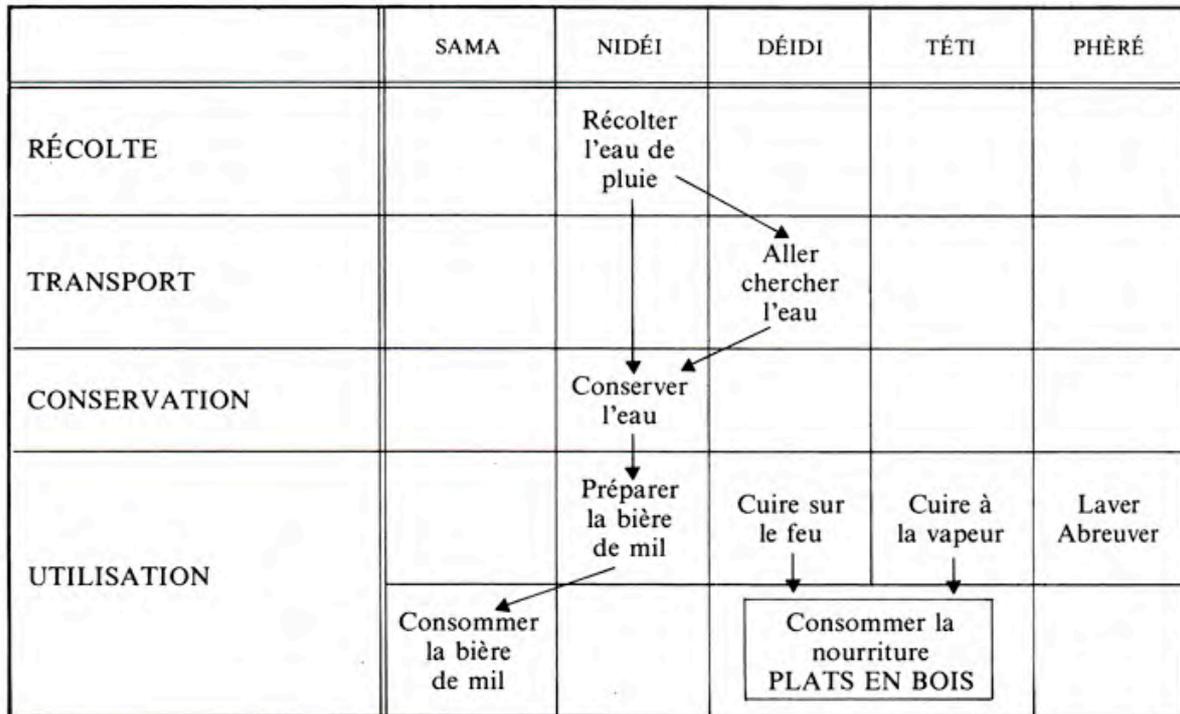
Nous disposons pour cela d'un corpus de 50 poteries provenant du Sarnyéré, de Tabi et de Youna. La terminologie indigène rend compte de façon correcte des diverses classes fonctionnelles, en l'occurrence peu nombreuses.

Il est difficile d'expliquer cette différenciation fonctionnelle peu affirmée, qui pourrait témoigner, soit d'un certain archaïsme, soit de l'influence peul. On notera que cette pauvreté n'est pas due à l'affluence de produits industriels, produits plastiques, marmites en fonte ou vaisselle émaillée, la situation observée au Sarnyéré, qui constitue l'essentiel du corpus, restant encore très traditionnelle à l'époque des premières observations, il y a plus de trente ans.

Utilisation principale	Utilisations secondaires
Chercher l'eau, cuire	Poulailler, contenant rituel
Conserver l'eau	Stockage, préparer la bière de mil, récolter l'eau de pluie réserve d'argile
Laver, se laver	Ablutions, abreuver le bétail, cuire le couscous (trous)
Conserver la bière de mil	--

**Tab. 7.5.** *Tradition E. Utilisations primaires et secondaires des poteries.*

D'une manière générale, les principales catégories de poterie sont essentiellement liées au cycle de l'eau. Ce sont les modalités de récolte, de transport, de conservation et d'utilisation de l'eau qui déterminent, fondamentalement, la forme des récipients (*Annexe 2*).



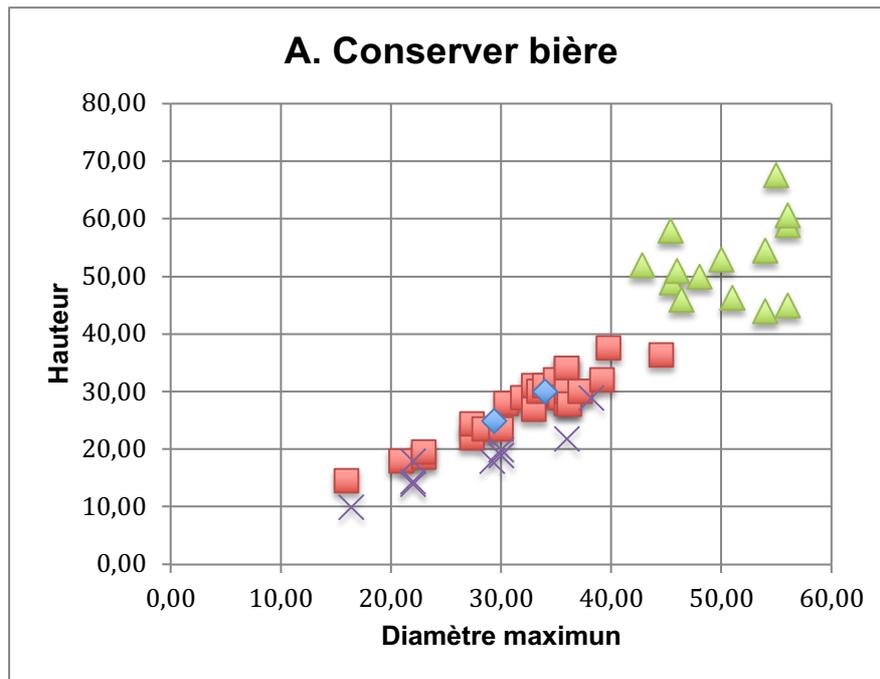
**Fig. 7.11.** Tradition E. Catégories fonctionnelles et cycle de l'eau.

Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

La ségrégation des diverses classes fonctionnelles est excellente, sauf en ce qui concerne les poteries pour conserver la bière de mil.

Les poteries pour chercher l'eau et cuire, dont la hauteur est corrélée au diamètre maximum, définissent un axe médian par rapport auquel se situent les récipients pour laver et se laver, de plus faible hauteur. Les poteries pour conserver la bière de mil se situent par contre dans la marge de variation des poteries pour chercher l'eau et cuire

Les poteries pour conserver l'eau définissent quant à elles une classe séparée, de plus grandes dimensions, qui se signale par un rapport hauteur-diamètre maximum beaucoup plus variable.

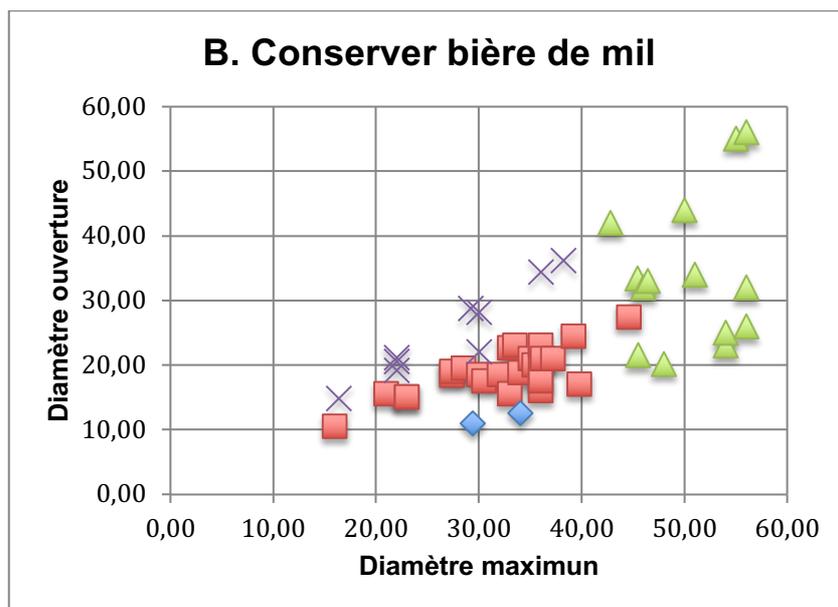


**Fig. 7.12.** Tradition E. Diagramme A, toutes catégories. Corrélation diamètre maximum de la panse /hauteur.

Diagramme B : rapport diamètre maximum/diamètre de l'ouverture

La ségrégation des diverses classes fonctionnelle est excellente.

Les poteries pour laver et se laver définissent un axe défini par une bonne corrélation entre diamètre de l'ouverture et diamètre maximum sensiblement équivalents. Les poteries pour chercher l'eau et cuire présentent quant à elles une ouverture légèrement rétrécie alors que les deux poteries pour conserver la bière de mil se signalent par une ouverture particulièrement étroite. Les jarres pour conserver l'eau, de grandes dimensions, présentent une grande variabilité dans leurs ouvertures.



**Fig. 7.13.** Tradition E. Diagramme B, toutes catégories. Corrélation diamètre maximum de la panse /diamètre de l'ouverture.

#### *Typométrie des classes fonctionnelles*

Chercher l'eau, cuire (25 exemplaires)

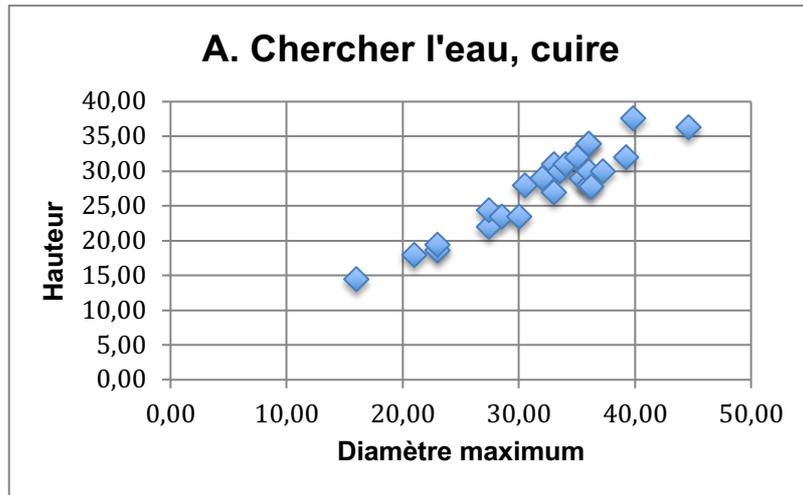
Torotegu du Sarnyé : *déidi*. Torotegu de Tabi : *ni togu*

Tout à fait exceptionnellement ces poteries servent à la fois pour le transport de l'eau et la cuisson. Aucun critère discriminant ne permet de dissocier les deux fonctions.

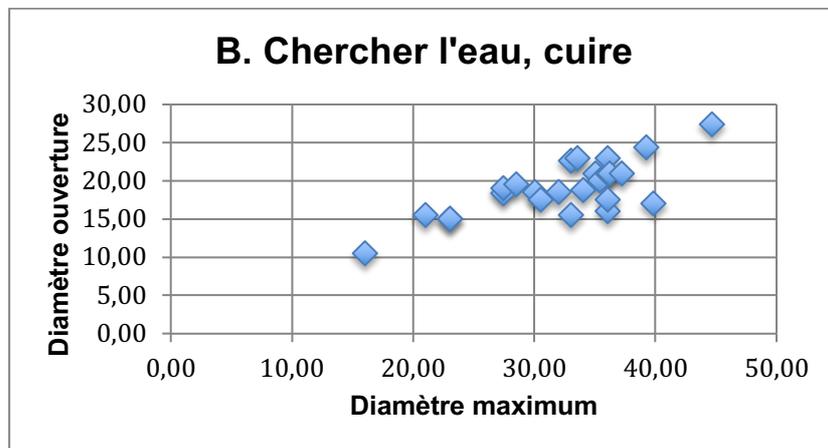
Récipient à tout faire, représente le type fonctionnel de loin le plus abondant. Les femmes le portent sur la tête pour aller chercher l'eau à la mare du village (tandis que les hommes préfèrent utiliser pour la même opération des outre en eau de chèvre). C'est en outre le récipient à cuire par excellence. Le récipient lié au feu de cuisine.

Dans de nombreux cas les *deidi* servent également de poulailler. Sur le toit plat des maisons dans les ruelles, au pied des murs, on observe des alignements de plusieurs poteries dans lesquelles les poules, libres pendant la journée, sont enfermées le soir. L'orifice est alors obturé par un tesson de poterie ou une planche maintenue en place par une grosse pierre.

Signalons enfin un emploi rituel. A Nemguéné, à la base d'un grand rocher en surplomb dominant la place du village, se trouve une accumulation de poteries comprenant essentiellement des *déidi* ; plusieurs d'entre elles sont cassées. Ce dépôt est en relation avec les accouchements. Chaque fois qu'une femme du village met au monde un enfant on dépose derrière le rocher une poterie contenant le placenta d'une chèvre. Ces placentas sont préparés à l'avance pour la circonstance et séchés. Chaque famille a son emplacement désigné au pied du rocher pour y déposer les poteries.



**Fig. 7.14.** Tradition E. Diagramme A, poteries pour transporter l'eau et cuire. Corrélation diamètre maximum de la panse /hauteur.



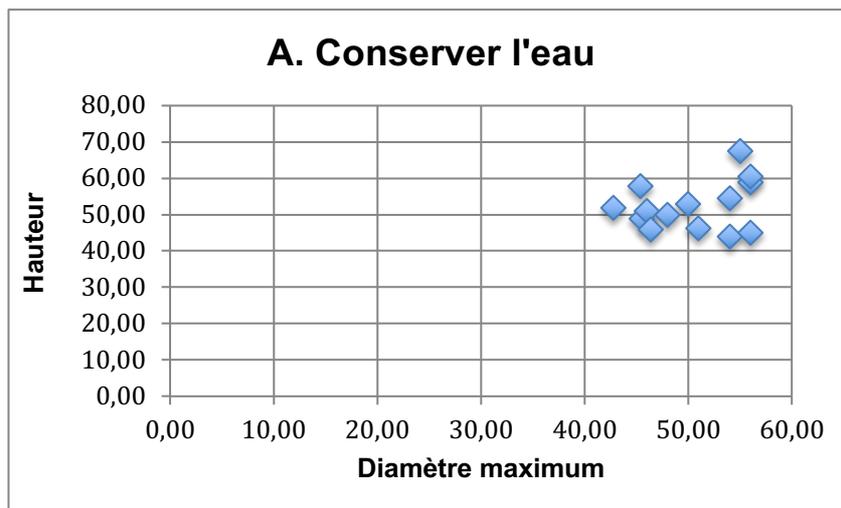
**Fig. 7.15.** Tradition E. Diagramme B, poteries pour transporter l'eau et cuire. Corrélation diamètre maximum de la panse /diamètre de l'ouverture.

#### Conserver l'eau (14 exemplaires)

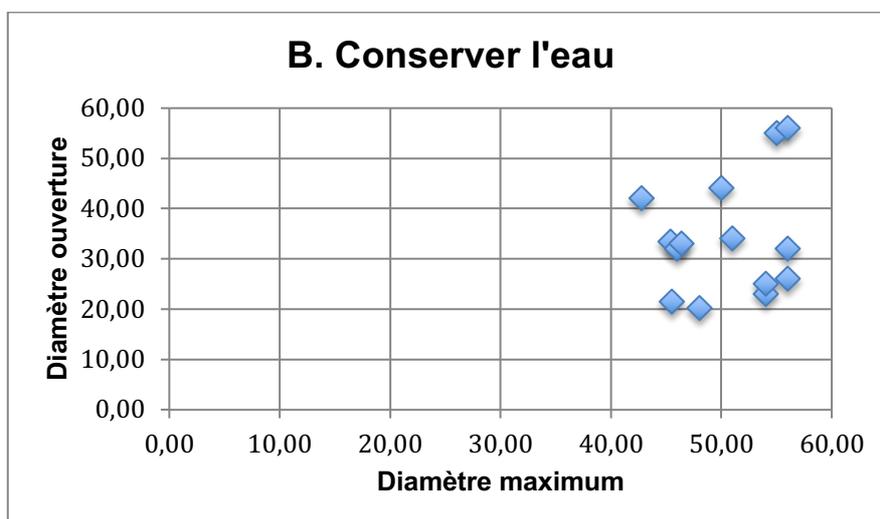
Torotegu du Sarnyé : *Nidéi*, vase (déi) à eau (ni), Torotegu de Tabi : *ni buru togu*

Il s'agit de récipients de grandes tailles. Placés dans les maisons, ils contiennent l'eau destinée à l'usage domestique.

Par extension, les *nidéi* servent de volume de stockage à usage varié, effets personnels divers dans les maisons, provisions d'argile sur les emplacements où l'on façonne la poterie, etc. Les *nidéi* servent également à préparer la bière de mil. Enfin on rencontre fréquemment des poteries de ce type à l'extérieur des villages, au pied de certains rochers. Les poteries, souvent partiellement enterrées, servent alors à récolter l'eau de pluie s'écoulant, lors des orages, le long de certaines fissures de rocher.



**Fig. 7.16.** Tradition E. Diagramme A, poteries pour conserver l'eau. Corrélation diamètre maximum de la panse /hauteur.



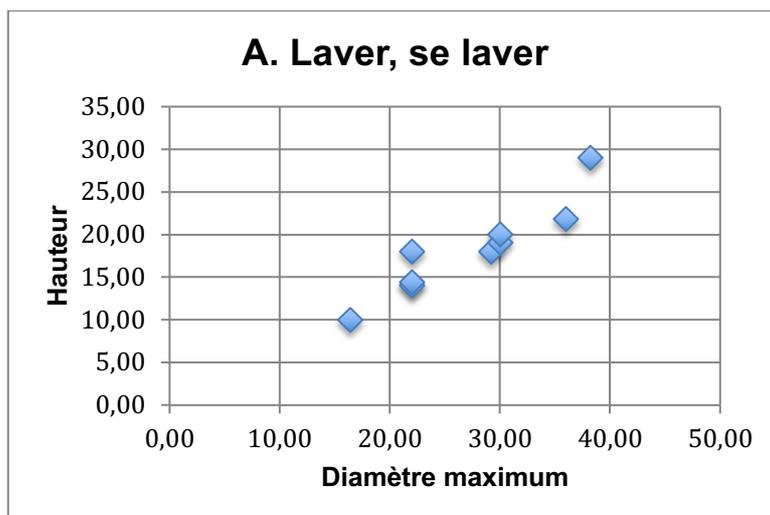
**Fig. 7.17.** Tradition E. Diagramme B, poteries pour conserver l'eau. Corrélation diamètre maximum de la panse /diamètre de l'ouverture.

Laver, se laver (9 exemplaires)

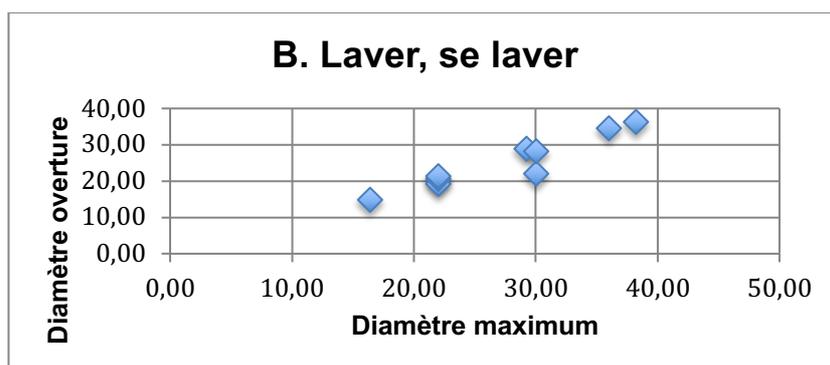
Torotegu du Sarnyé : *Phéré*. Toro tegu de Tabi : *nidi péré*

On peut distinguer trois sous-types :

- *Phéré tégèy* (gargala). Petit *phéré* utilisé pour se laver les mains et faire ses ablutions. On retrouve ce récipient comme accessoire du potier lors du montage des céramiques ; l'eau qu'il contient permet d'humecter l'argile trop sèche, de nettoyer les instruments de modelage, etc.
- *Phéré na*. Ce "grand" *phéré* est utilisé pour toutes les opérations de lavage ou de trempage nécessitant un grand volume d'eau. On le retrouve également dans les enclos destinés au petit bétail (chèvres, etc.), notamment à l'intérieur des villages, faisant office d'abreuvoir.
- *Téti*. Cette variété de *phéré* a le fond percé de trous. Il est destiné à la cuisson du mil à la vapeur. Ses dimensions peuvent varier considérablement.



**Fig. 7.18.** Tradition E. Diagramme A, poteries pour laver et se laver. Corrélation diamètre maximum de la panse /hauteur.

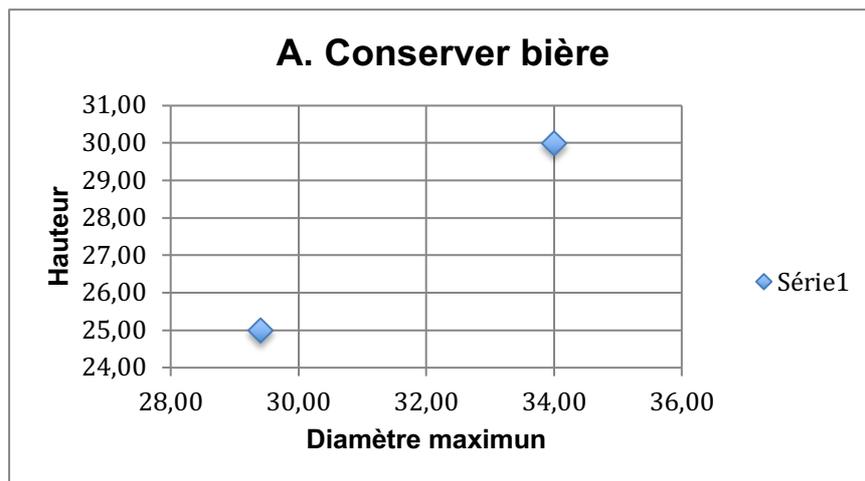


**Fig. 7.19.** Tradition E. Diagramme B, poteries pour laver et se laver. Corrélation diamètre maximum de la panse /diamètre de l'ouverture.

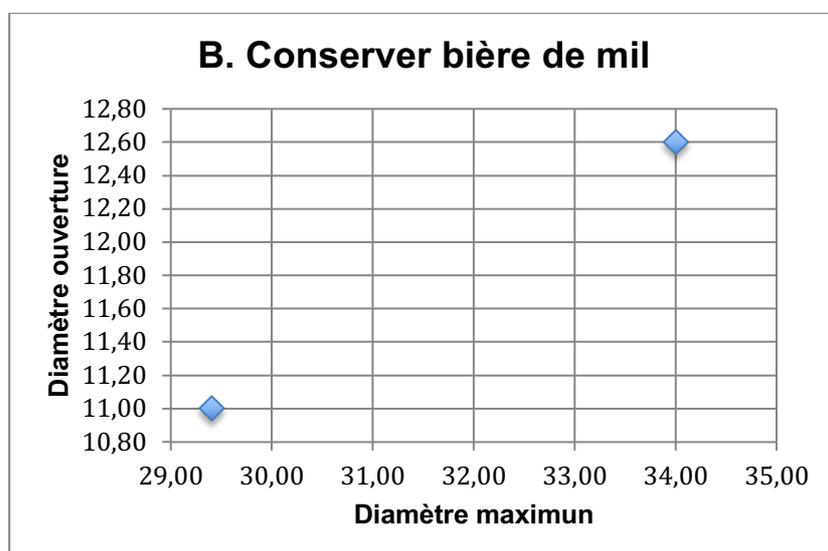
Conserver la bière de mil (2 exemplaires)

Torotegu du Sarnyé : *sama*

Ce type de poterie à col très étroit est essentiellement destiné à contenir de la bière de mil. Les seuls exemplaires observés sont manifestement assez anciens. Bien que l'usage de la bière de mil soit en régression sous l'influence de l'islam, on en préparait encore sporadiquement en 1976.



**Fig. 7.20.** Tradition E. Diagramme A, poteries pour conserver la bière de mil. Corrélation diamètre maximum de la panse /hauteur.



**Fig. 7.21.** Tradition E. Diagramme B, poteries pour conserver la bière de mil. Corrélation diamètre maximum de la panse /diamètre de l'ouverture.

### 7.3. POTIERS ET POTIÈRES

#### Patronymes et sphères d'endogamie

La Gourma-des-Monts avait attiré l'attention des chercheurs dans les années 70 du fait de la présence d'isolats dogon. L'INED de Paris avait alors lancé une grande série d'enquêtes pour étudier l'impact de cette situation sur la génétique des populations.

L'isolement des populations du Gourma-des-Monts, qui s'est révélé plus complexe qu'on ne le prévoyait, est pour nous un excellent cas d'école permettant de tester les paramètres géographiques, démographiques, linguistiques, sociaux, et politiques pouvant entraîner l'individualisation d'une tradition céramique. Nous nous inspirerons ici largement des résultats des enquêtes de l'INED consignés dans l'ouvrage collectif dirigé par Hélène CAZES (1993) et

de la monographie écrite à la suite de notre mission 1976 (GALLAY 1981), une occasion de développer la problématique d'une analyse des facteurs permettant l'individualisation d'une tradition céramique et notamment l'évaluation de l'impact des sphères d'endogamie des producteurs sur ce phénomène.

### *Identité des producteurs*

Rappelons tout d'abord que la céramique peut être fabriquée par n'importe qui, homme ou femme, et n'est pas, dans cette région, l'affaire d'artisans de caste, ce qui nous oblige à aborder notre question au niveau de l'ensemble de la population (*Annexe 3*).

Les potiers de Nemguéné au Sarnyéré appartenaient à la famille Tengo, mais les membres des autres familles (Suraba, Ségiwa, Yariba, Nioroba, Yarba, et Nazi) pouvaient également fabriquer de la céramique.

Plusieurs potiers peuvent travailler ensemble. Les groupes de travail sont parfois formés par le père et ses fils les plus âgés.

Nous avons observé cette situation à Tandjil lors d'une cuisson avec le groupe familial suivant (aidé d'un ancien esclave du nom de Belco): Antembéri Amuya Ségiwa (1380), chef de famille, Sali Antembéri (5500), fils aîné et Ambonkyé Antembéri (5502), deuxième fils.

Les groupes peuvent également comporter des potiers de familles restreintes distinctes. A Nemguéné trois hommes du même lignage habitant le quartier d'Oganka travaillaient ensemble : Andiné Anizi Tengo (856), Amaya Dinsé Tengo (747) et Barké Sfimbo Tengo (n° ?).

Enfin la communauté de travail peut regrouper des potiers de lignages différents, ainsi à Nemguéné : Kélékuo Antimba Ségiwa (440) du quartier de Géranka, Andiné Anizi Tengo (856), de quartier d'Oganka et Aniwa Arfa Tengo (910) du quartier d'Oganka.

Ce type d'organisation explique, du moins dans les deux derniers cas, la présence de marques distinctives tracées sur le col des récipients ; ces dernières permettent en effet d'identifier les productions individuelles lorsque les poteries sont insérées dans un même tas de cuisson.

Nous donnons ci-dessous la liste des potiers de la famille Tengo du quartier d'Oganka de Nemguéné, une situation qui témoigne d'une tradition familiale bien établie. Les chiffres correspondent au corpus des habitants du Sarnyéré dressé par Claudine Sauvain-Dugerdil. Les générations sont comptées à partir Bambo Lua Tengo (1317), fondateur du lignage restreint et petit-fils du fondateur du quartier d'Oganka (*Fig. 7.22*).

#### *Cinquième génération*

203. Birgi Purkanda TENGO

204. Laya Purkanda TENGO

#### *Sixième génération*

561. Bombo Dyidi TENGO

#### *Septième génération*

421. Usman Anizi TENGO

856. Andiné Anizi TENGO



Epouse/Mari :	▲ Zoriba	▲ Yariba	▲ Youcanaba	▲ Gonibagui	▲ Ouologem	● Total
--	1 (5418)					(1 ▲)
● Zoriba	1 (5422)	1 (5424)	1 (5420)		1 (5423)	4
● Walaouri	1 (5419)					1
● Ségouba				1 (5421)		1
● Wargourida		1 (5425)				1
● Boura		1 (5426)				1
▲ Total	3	3	1	1	1	9

**Tab. 7.6.** *Tabi. Patronymes des potiers (5418.1) et potières dogon (échantillon). Entre parenthèse, numéros du corpus des potières dogon.*

L'analyse de l'isolement des Dogon du Gourma-des-Monts nécessite que l'on aborde plusieurs facteurs, soit :

- Le contexte géographique des massifs du Gourma-des-Mont occupés par les Dogon
- L'histoire des lignages
- Les relations entre établissement villageois et mariages

#### *Conditionnement géographique*

L'ensemble des montagnes occupées par les Dogon peut se regrouper en quatre massifs de l'arrondissement de Bono, massifs du Sarnyéré, d'Ela, de Loro et de Tabi, les villages étant établis soit au sommet des plateaux, soit dans les éboulis ceinturant chaque massif.

C'est au niveau des massifs que se situent les premières barrières influençant la circulation des femmes et générant une première endogamie de massif. Ces frontières jouent un rôle important au point de vue linguistique. En effet les parlers torotegu présentent à ce niveau certaines variations, les parlers de chaque massif possédant chacun leurs particularités dialectales.

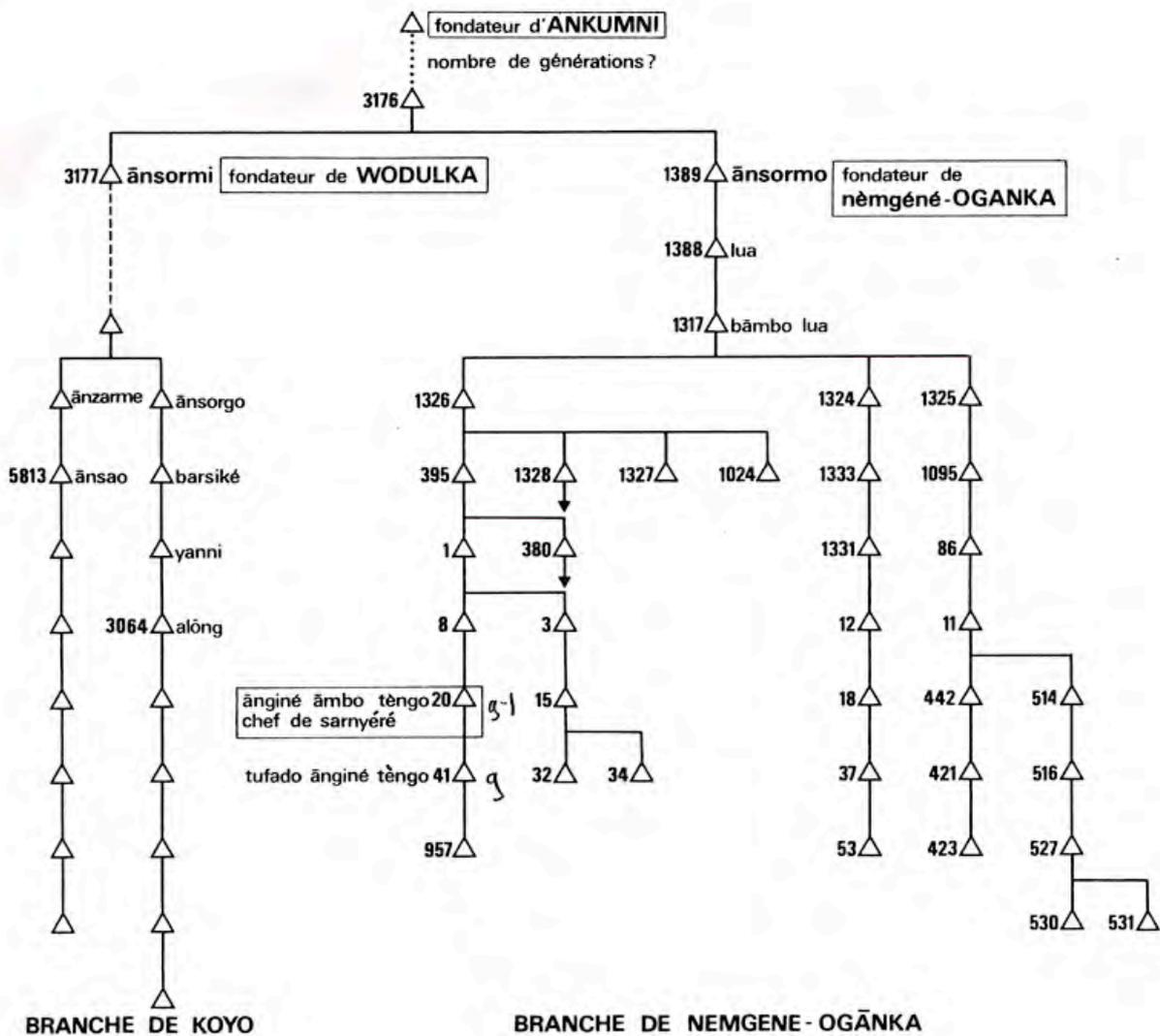
Au Sarnyéré l'analyse de la circulation des femmes confirme que c'est bien le massif qui représente la première unité endogamique. Les échanges matrimoniaux avec les populations entourant le Sarnyéré sont extrêmement peu nombreux : 94 % des femmes vivantes originaires du Sarnyéré se sont mariées sur le massif, 98,2 des femmes mariées au Sarnyéré y sont nées. Ces proportions s'établissent respectivement à 97.6 % et 96.0 % pour les générations anciennes (femmes décédées, enregistrées dans les généalogies). L'ouverture culturelle qui caractérise de multiples axes de l'existence du Sarnyéré ne s'est pas répercutée par un accroissement réel des échanges matrimoniaux avec l'extérieur. En revanche, on peut constater des indices de perte d'attractivité du massif : accroissement du nombre des filles du Sarnyéré qui épousent des étrangers et quittent le massif et diminution des unions avec des épouses extérieures.

Le quelques unions avec des individus étrangers au Sarnyéré restent limitées essentiellement aux autres groupes dogon de la région de Boni (particulièrement ceux des massifs d'Ela et de Tabi, quoiqu'ils ne soient pas les plus proches géographiquement du Sarnyéré.

La situation est comparable dans les massifs d'Ela et de Loro, alors qu'elle est quelque peu différente à Tabi, qui présente le plus gros village de la région, l'endogamie se situant d'abord au niveau villageois, mais seulement ensuite au niveau du massif.

## Histoire des lignages

Les lignages sont des groupes de descendance fondés sur la filiation patrilinéaire. Ils constituent l'armature fondamentale du peuplement et constituent la composante géographiquement stable du peuplement de chaque massif. Chaque montagne est définie par l'histoire de l'installation des différentes familles dans le massif. Chaque massif regroupe un certain nombre de lignages spécifiques désignés par des patronymes particuliers. Un même lignage peut occuper plusieurs villages au sein du massif, mais ne se retrouve pas dans les autres massifs.



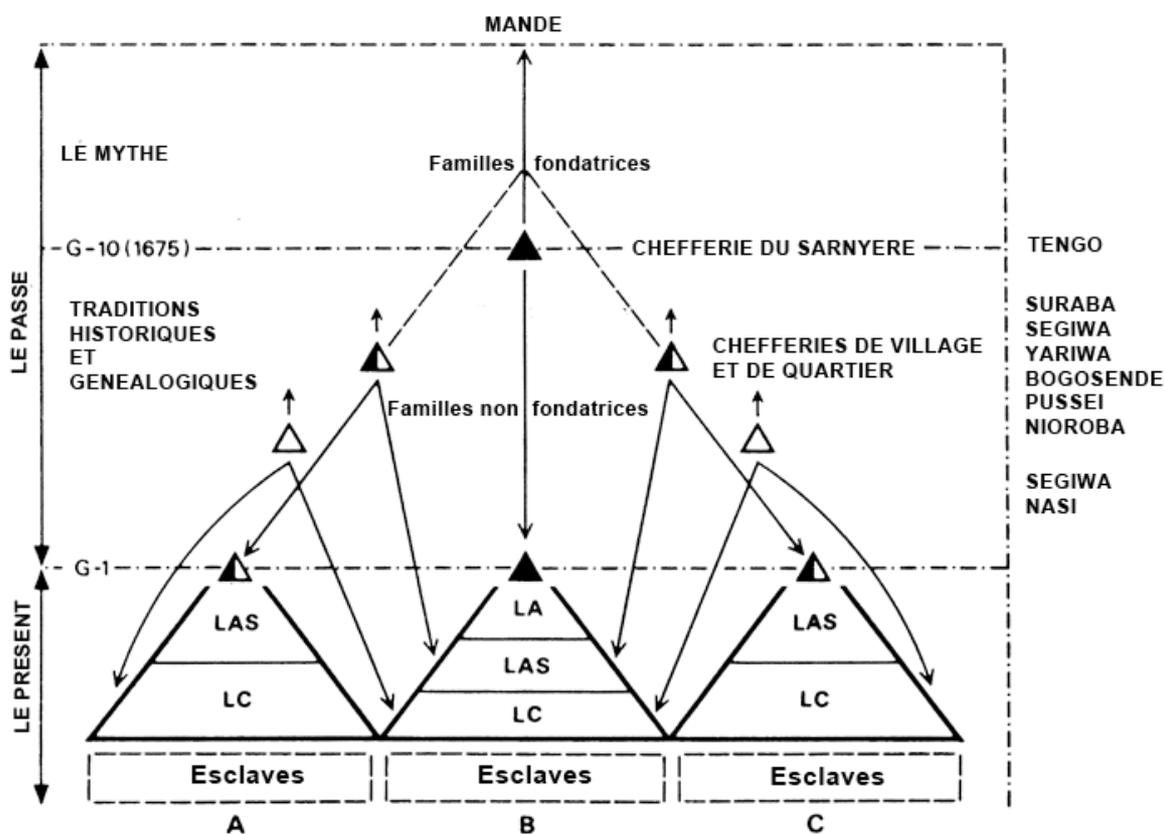
**Fig. 7.23.** Sarnyéré. Généalogie simplifiée du lignage des Tengo remontant jusqu'à l'ancêtre fondateur d'Ankumni, le premier village du Sarnyéré aujourd'hui abandonné. Seuls les hommes sont mentionnés.



*Photo 9. Sarnyéré. Le village de Nemguéné et sa mare creusée dans l'éboulis. Au pied l'éboulis champs de cultures, puis brousse tigrée. Photo Claudine Sauvain-Dugerdil.*



*Photo 10. Sarnyéré. Enquête historique auprès des habitants de Nemguéné. Photo Claudine Sauvain-Dugerdil.*



**Fig. 7.24.** Sarnyéré. Schéma montrant la relation entre l'arrivée des divers lignages dans la montagne et la fondation des villages, une situation à l'origine des recoupements synchroniques existant entre lignages et villages. Structure simplifiée pour trois villages.

Au Sarnyéré, les mariages de Nemguéné s'effectuent entre lignages et non à l'intérieur du même lignage. Seul le lignage Tengo se démarque de cette situation. L'analyse confirme bien le fait que les mariages à l'intérieur d'un même lignage sont évités. Pour les villages de Djamaga et Tandi, les mêmes analyses conduisent également à considérer les modèles à exogamie constante comme les mieux ajustés.

La situation est exactement inverse à Tabi. Le village est le seul où l'on observe une endogamie de lignage. C'est aussi le plus gros village de l'arrondissement et le seul à inclure quelques lignages comportant de 100 à 300 personnes vivantes (Yariba, Zoriba, Warguri). Les mariages à l'intérieur de ces lignages sont nombreux. Ceci tend à montrer que l'on s'autorise à épouser et que l'on recherche même le mariage dans son propre lignage, dès que cela devient possible. Il se pourrait que l'absence d'endogamie dans les autres massifs ne soit qu'une conséquence des contraintes démographiques liées à de trop petits effectifs et non la conséquence d'une attitude sociale délibérée.

La situation dans les massifs d'Ela et Loro est quelque peu intermédiaire.

### *Relations entre villages et mariages*

Le village constitue l'unité endogamique par excellence.

- *Le massif du Sarnyéré* pratique une endogamie de village très forte, elle-même associée à une endogamie de massif : pour chaque village, les mariages observés avec les trois autres villages du massif sont bien inférieurs aux nombres attendus ; les mariages observés avec les villages extérieurs au massif sont rarissimes. Toutefois, et bien que ce soit à Nemguéné, le village numériquement le plus important, que la proportion d'endogamie est la plus élevée, il n'apparaît pas de relation simple entre la taille du village et cette valeur.

Village d'origine	Village de vie matrimoniale				Total Sarnyété	Autre	Total
	Nemguéné	Dyamaga	Tandi	Koyo			
Génération passée (données généalogiques)							
Nemguéné (%)	119 (63.0)	23 (12.2)	19 (10.0)	24 (12.7)	185 (97.0)	4 (2.1)	189 (100)
Dyamaga (%)	19 (20.9)	42 (46.2)	20 (22.0)	7 (7.7)	88 (96.7)	3 (3.3)	91 (100)
Tandi (%)	22 (25.9)	18 (21.2)	31 (36.5)	11 (12.9)	82 (96.5)	3 (3.5)	85 (100)
Koyo (%)	23 (40.3)	5 (8.8)	8 (14.0)	21 (36.8)	57 (100)	0 (0)	57 (100)
Total Sarnyéré (%)	183 (96.8)	88 (98.9)	75 (85.2)	63 (100)	412 (96.0)	10	422
Autre total	6 189	1 89	10 88	0 63	17 429		
Années 70 (femmes vivantes au moment de l'enquête)							
Nemguéné (%)	105 (63.6)	18 (10.9)	17 (10.3)	13 (7.9)	153 (92.7)	12 (7.3)	165 (100)
Djamaga (%)	24 (24.5)	47 (48.0)	18 (18.4)	8 (8.2)	97 (99.0)	1 (0.1)	98 (100)
Tandi (%)	13 (19.7)	15 (22.7)	32 (48.5)	1 (1.5)	61 (92.4)	5 (7.6)	66 (100)
Koyo (%)	8 (29.6)	6 (22.2)	3 (11.1)	8 (29.6)	25 (92.6)	2 (7.4)	27 (100)
Total Sarnyéré (%)	150 (100)	86 (100)	70 (92.1)	30 (100)	336 (98.2)	20	356
Autre total	0 150	0 86	6 76	0 30	6 342		

**Tab. 7.7.** *Sarnyéré. Migrations matrimoniales entre les divers villages (D'après CAZES 1999, tab. 1, p. 85).*

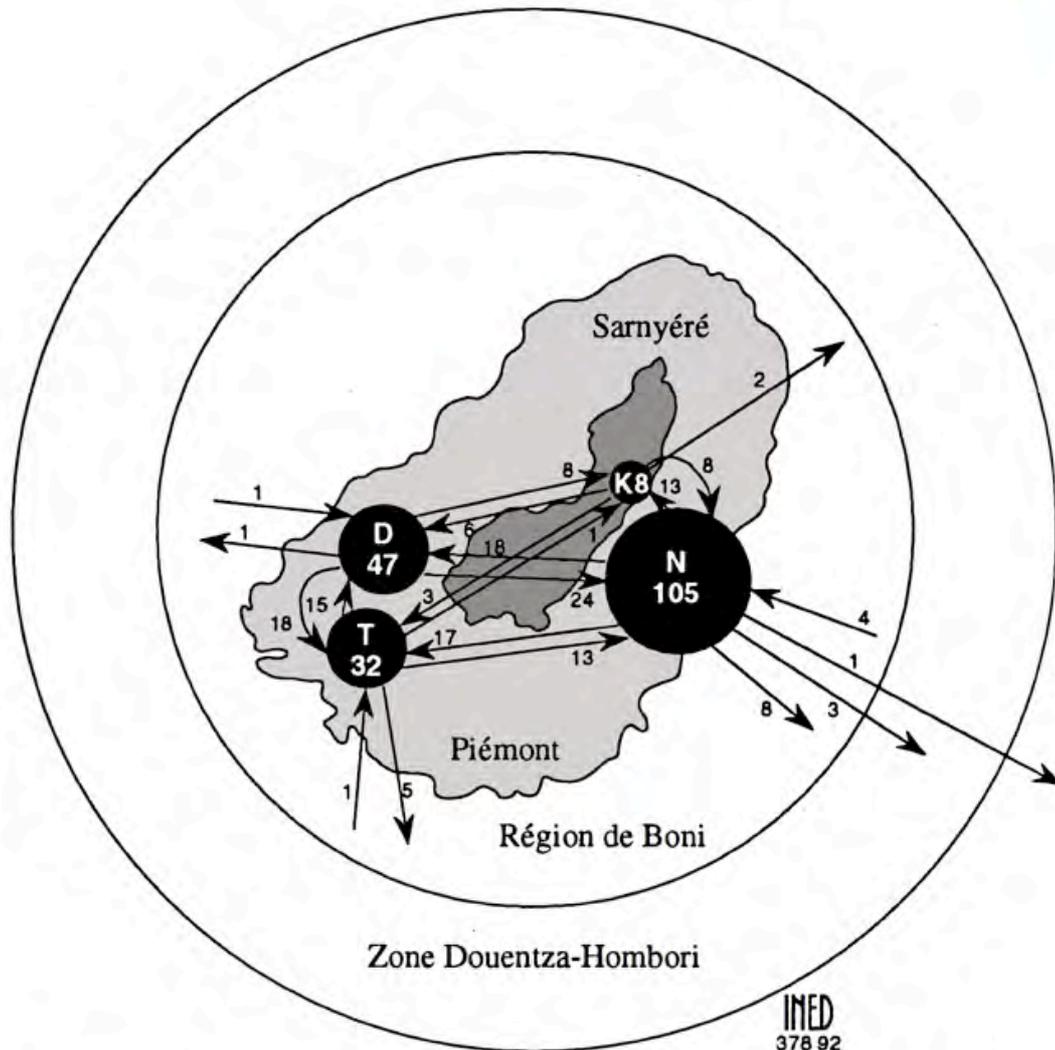


Figure 1. – Circulation des femmes (femmes vivantes au moment de l'enquête)

**Fig. 7.25.** Sarnyéré. Circulation des femmes (femmes vivantes au moment de l'enquête). D'après CAZES 1993, fig 1, p. 849.

- Le *massif d'Ela* est celui dont le comportement est le plus difficile à décrire : on y observe une endogamie de village et de massif, conjuguée à des échanges matrimoniaux privilégiés entre certains villages d'Ela et de Loro : par exemple. Ela Bulli avec Koyo Boni, Ela Boni avec Loro et Koyo-Boni, Momni avec Koyo-Boni, Banaga avec Loro.

- La *massif de Loro* est à l'image d'Ela avec cependant une plus forte endogamie de village. Les liens privilégiés avec le massif d'Ela s'établissent entre Loro et Momni, Loro et Banaga, Koyo-Bono et chacun des quatre villages d'Ela. Yuna, trop petit ne pratique qu'une endogamie de massif. Pringa, très spécifique, pratique une très forte endogamie de village et n'a des échanges matrimoniaux que très limités avec les autres villages du massif de Loro ou celui d'Ela.

En associant Ela et Loro en un seul massif, on y définirait conjointement une endogamie de village et de massif, mais beaucoup moins forte et moins systématique qu'au Sarnyéré. C'est essentiellement le comportement de ces deux massifs qui conduit à ce que l'hypothèse d'endogamie constante de village doive être rejetée.

- Le *massif de Tabi* pratique une forte endogamie de village, bien avant une endogamie de massif.

### *Conclusions*

L'ensemble des données réunies pour le Gourma-des-Monts montre que la question de l'insertion de la tradition E dans le tissu démographique, social et politique de la société dogon locale doit être traitée à deux niveaux.

#### Niveau 1

La tradition céramique dans ses constantes technologiques et esthétiques coïncide avec l'ensemble des massifs. C'est à ce niveau que les études des généalogies sur l'ensemble des villages dogon ont montré que l'endogamie d'ethnie est la plus strictement observée. C'est également à ce niveau que l'on peut situer le parler dogon particulier qui est le *toro tegu*. Nous observons donc ici une bonne concordance entre tradition céramique, parler et sphère large d'endogamie.

#### Niveau 2

A l'intérieur du premier ensemble se dessinent des sphères d'endogamie plus restreintes. Ces dernières se situent d'abord au niveau des massifs, ensuite au niveau des villages. Deux situations extrêmes se dégagent, toutes deux liées à une très forte endogamie

Lorsque le village présente une population nombreuse comme à Tabi, l'endogamie de massif et de village se double d'une endogamie de lignage. Lorsque, au contraire, nous sommes en présence de villages peu peuplés comme au Sarnyéré, l'exogamie de lignage domine. Des situations intermédiaires sont le propre des massifs d'Ela et de Loro. Cette opposition conduit à penser que l'endogamie de lignage est fondamentale et respectée lorsque les conditions démographiques sont favorables, alors que l'exogamie de lignage caractérise des peuplements démographiquement moins importants comme au Sarnyéré, une situation que l'on peut considérer comme « dérivée ».

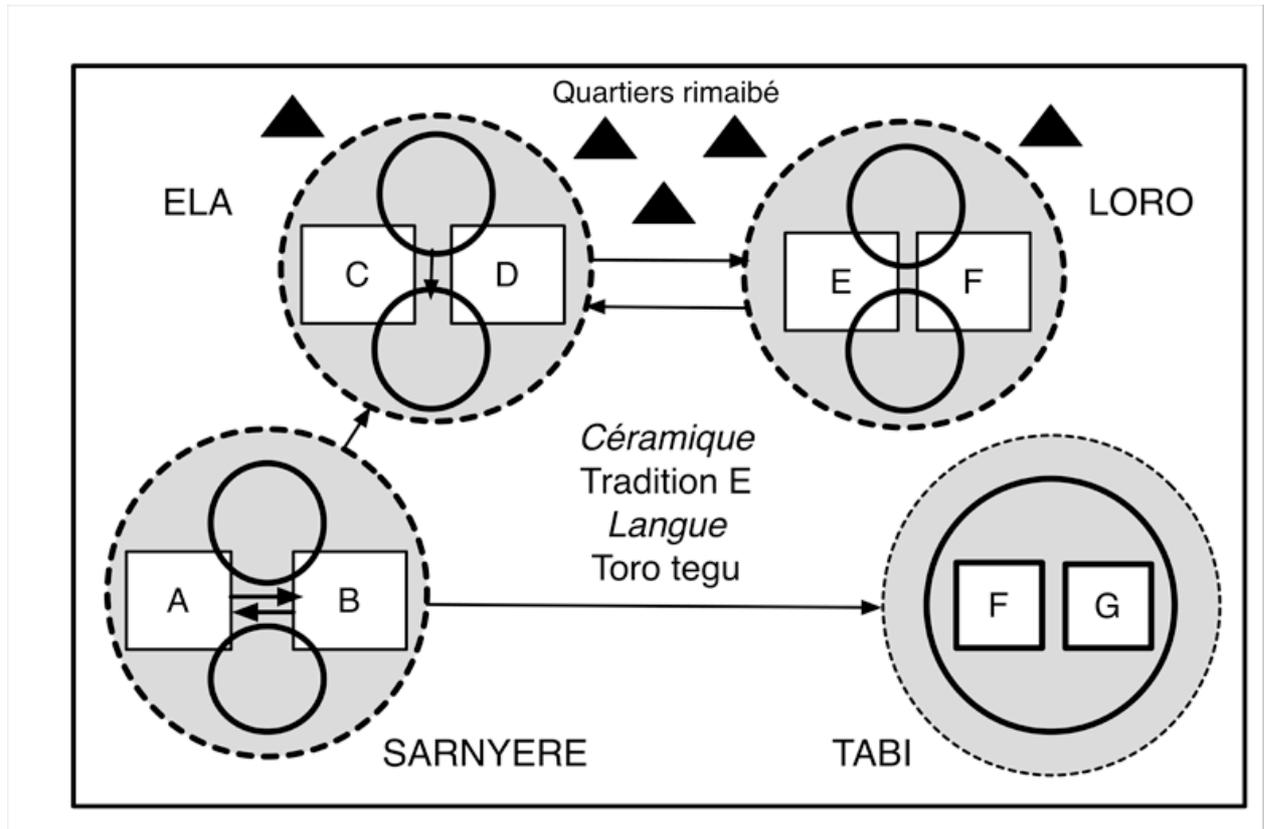
Cette situation a, semble-t-il, des conséquences au niveau de l'économie de production et de consommation de la céramique.

Les massifs les plus fermés comme le Sarnyéré et Tabi n'écoulent pas leurs céramiques à l'extérieur, le massif restant l'unité au sein de laquelle toute la céramique est produite et consommée. Une circulation des femmes tournée vers l'intérieur du village ou de massif trouve donc un reflet dans l'absence de diffusion de la céramique, les deux phénomènes illustrant la fermeture de la société sur elle-même. A l'opposé, les villages des massifs plus ouverts concernant la circulation des femmes comme Ela et Loro seraient plus enclins à diffuser leur céramique dans des villages dogon extérieurs comme nous l'avons observé à Youna (cf. supra). C'est dans ce contexte probablement que se situent du reste les interactions ayant entraîné une conformité de tradition entre Dogon et Rimaïbé.

Notons que la fermeture des massifs du Sarnyéré et de Tabi n'a pas entraîné de différenciation stylistique visible au niveau céramique alors qu'elle a produit des variations dialectales du *toro tegu*.

La question de la présence de la tradition E chez les Rimaïbé doit être posée à ce niveau de la réflexion. Notons que les établissements peul produisant de la céramique de tradition E se

rencontrent essentiellement aux environs des massifs d'Éla et de Loro, les seuls à témoigner d'une certaine ouverture dans la diffusion de la poterie. Cette situation pourrait faire penser à une transmission orientée dans le sens Dogon – Rimaïbé. Nous avons pourtant vu que l'origine de la technique de montage et des instruments de potières (palette, percuteur d'argile) se situe probablement en milieu peul, un phénomène que l'étude du contexte historique de l'apparition de la tradition E tend à confirmer (cf. infra). Dans ce cas la transmission s'orienterait plutôt dans le sens Rimaïbé – Dogon. Il nous est donc impossible, en l'état actuel des recherches, de résoudre cette contradiction.



**Fig. 7.26.** Gourma-des-Monts. Relations entre sphères d'endogamie et tradition céramique E. Rectangle extérieur : zone d'extension de la tradition E et du toro tegu. Cercles tiretés : massifs montagneux ; cercles continus : villages ; carrés : lignages ; triangles noirs : établissements rimaïbé. Traits épais : délimitation des sphères d'endogamie situées, selon les cas, au niveau du Gourma, des massifs montagneux, des villages ou des lignages. Flèches : circulation exceptionnelle de femmes transgressant les barrières endogamiques des massifs montagneux et échanges préférentiels entre lignages (Sarnyéré). Pour la clarté de la lecture les lignages et les villages ont été réduits à deux par massif.

## Apprentissage

### Rattachement familial de l'apprentissage

Contrairement à ce qui se passe dans les autres traditions où la mère enseigne généralement à ses filles, la transmission des savoir-faire suit ici les voies les plus diverses. Nous avons en effet identifié les liens d'apprentissage suivants chez les potiers et potières dogon de Tabi et Youna :

*Potières*

Mère → fille (Po 5425)  
Frère → sœur (Po 5422)  
Tante maternelle → nièce (Po 5425)  
Grand-père paternel → fille (Po 5420)  
Coépouse de la mère → belle fille (Po 5423)  
Fille de la soeur de la mère → cousine (Po 5424)

*Potiers*

Mère → fils (Po 5418)  
Père → fils Po 5452 et 5453)

La tradition E est également une tradition rimaïbé comprenant des potiers et des potières parlant peul, avec un net recul de la participation des hommes à cet artisanat.

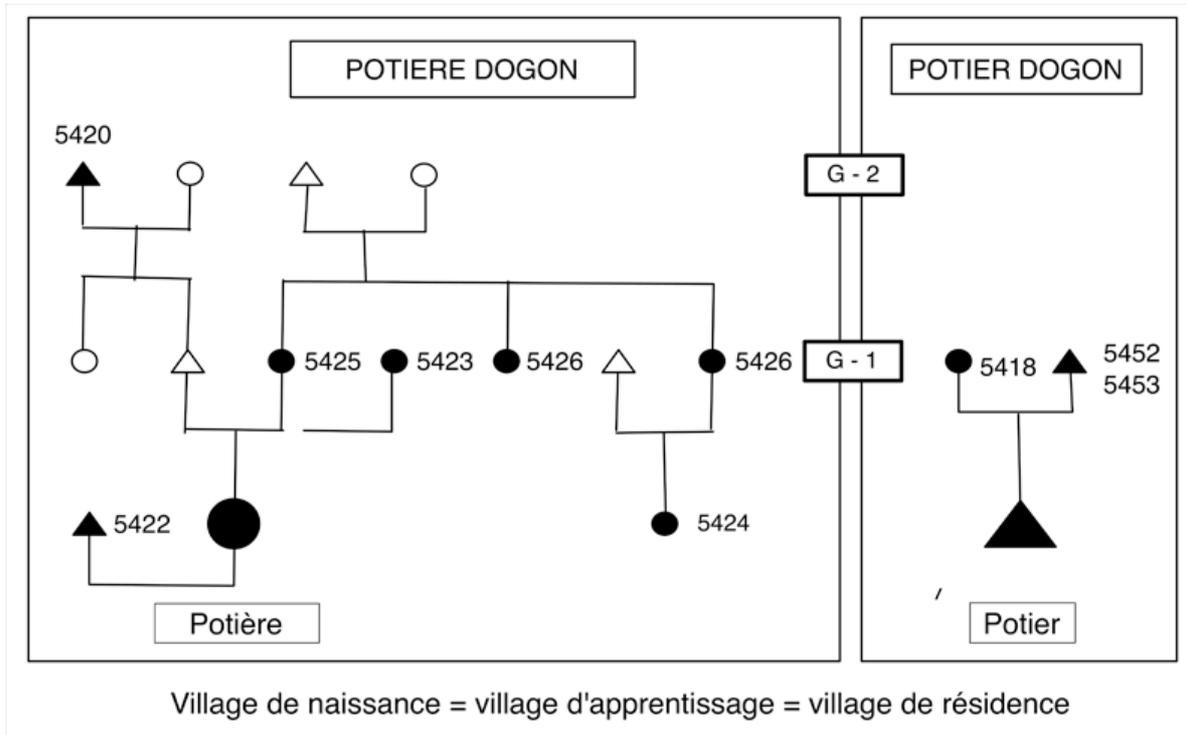
L'enquête menée dans le quartier de plaine de Youna révèle, comme on pouvait s'y attendre, la prédominance du patronyme Tamboura avec sept potières Tamboura (Tamboura), une potière Tamboura non mariée et une potière Boureima (Tamboura). Les potiers semblent plus nombreux à Guittiram, un village rimaïbé situé au nord du massif du même nom, dans lequel nous n'avons enquêté que très brièvement (le village est mal situé sur la carte de l'I.G.N.).

L'apprentissage suit également les voies les plus diverses. Nous avons identifié les liens suivants, l'exclusivité des potières étant due au caractère restreint de l'échantillon dans une situation historique où les hommes ont tendance à abandonner cette activité.

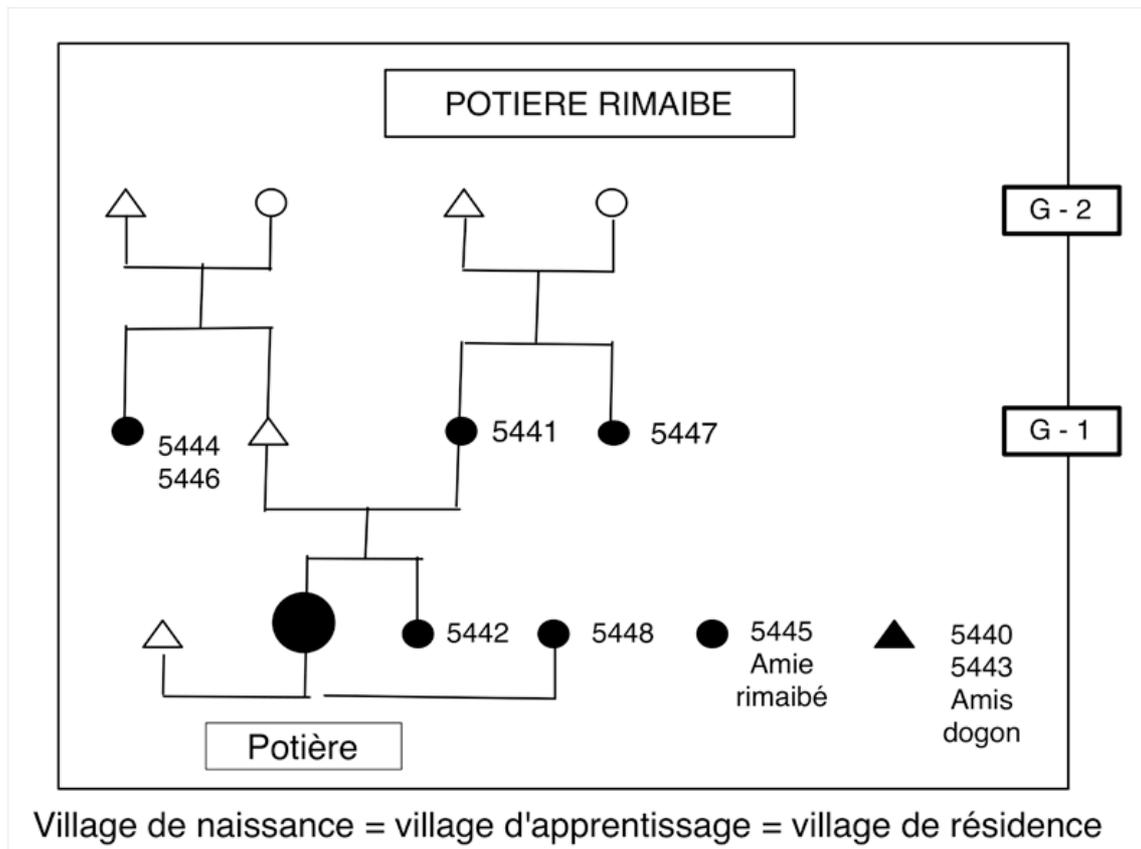
*Potières*

Mère → fille (Po 5441)  
Sœur → sœur (Po 5442)  
Tante paternelle → nièce (Po 5444, Po5446)  
Tante maternelle → nièce (Po 5447)  
Coépouse → belle-fille (5448)  
Amie rimaïbé → amie (Po 5445)

A Youna, on notera également deux cas de deux potières rimaïbé (Po 5440 et Po 5443) ayant appris la céramique d'amis potiers dogon, une bonne illustration de la perméabilité des deux communautés dans le domaine des traditions céramiques alors que les deux populations n'entretiennent aucuns liens matrimoniaux, vivent dans des villages ou des quartiers séparés et parlent des langues différentes.



**Fig.7.27.** Tradition E. Liens d'apprentissage chez les potiers et potières dogon de Tabi et Youna.



**Fig.7.28.** Tradition E. Liens d'apprentissage chez les potières rimaibé de Youna.

## 7.4. EXTENSION GÉOGRAPHIQUE

### Zones de production actuelles

La tradition E est limitée au Gourma-des-Monts, soit et aux villages dogon de parler torotegu des massifs montagneux et aux villages rimaïbé de plaine.

Au niveau Dogon, la tradition couvre l'ensemble des villages des massifs du Sarnyéré, d'Ela, de Loro et de Tabi. La tradition E constitue par exemple la quasi-totalité des inventaires céramiques des quatre villages du Sarnyéré : Nemguéné, Dyamaga, Tandi et Koyo.

L'aire d'extension de la tradition E en milieu rimaïbé est plus difficile à préciser. Nous l'avons formellement identifiée en périphérie de massifs à Youna (massif de Loro) et Guittiram (massif d'Ela).

Elle est peut-être également présente dans les villages du pied de la partie orientale du massif de Gandamia car on observe des poteries de tradition E dans les grottes funéraires dominant le gros village de Nokara et dans l'agglomération actuelle, mais nous n'y avons pas identifié formellement, ni en 1976, ni en 2000, des producteurs travaillant à demeure. La question de l'extension de la tradition E dans cette région doit donc être reprise. On notera dans cette perspective, qu'elle n'existe pas dans le village de Lougui, pourtant proche de Nokara (cf infra).

Enfin, on ne rencontre pas la tradition E dans les villages dogon du Hombori, qui renient aujourd'hui leur ascendance dogon et utilisent une céramique fabriquée par les femmes des forgerons des Sonraï.

#### Présence de la tradition sonraï du Hombori à Tabi

Deux potières dogon de Tabi (Po 5419 et Po 5421) ont appris la céramique auprès de forgerons sonraï du Hombori. Suite à la révolte de 1920, les villageois avaient en effet été déportés à Koykoyra par les autorités coloniales françaises et y ont séjourné jusqu'en 1947, date de leur retour à Tabi. Les deux potières, qui, jeunes filles, ont subi cette déportation avec leur famille, pratiquent depuis leur retour, et encore aujourd'hui, la tradition sonraï. Leurs poteries sont identiques aux poteries du Hombori. On se référera à Caze (1993 : 28-30) pour une discussion concernant les conditions historiques de cette révolte qui présente deux versions, celle du colonel Mangeot, qui mena l'attaque, et celle des Dogon. Suite à leur rédition, les habitants de Tabi furent exilés pour une période de 10 ans qui se prolongea finalement pendant 27 ans. Les habitants des deux villages « complices » de Téga et Toupéré (au pied du massif de Tabi) furent également déportés respectivement à Tandara et Kurmi également au Hombori. Gallais et Marie signalent aussi le village homonyme de Toupéré près de Koykoyra sans mentionner l'origine précise des Dogon de ce village). Suite à un procès engagé contre le commandant du Hombori, les Dogon purent enfin réintégrer leurs villages, mais cette fois au pied des éboulis.

#### Présence de la tradition peul ?

On notera également dans la région la présence discrète de ce qui pourrait être, sous réserve, une tradition peul distincte de la tradition E.

A Ela Boni, A. Fané (Maiga), l'épouse du forgeron jèmè na du village, est une Peul lawbé née à Douentza. Elle a appris la céramique dans cette ville avec la sœur de son père, K. Fané (Gadiaka), qui avait elle-même appris son art de sa propre belle-sœur, K. Fané, mère de la potière enquêtée (Po 5434).

Cette dernière ne travaille pas comme les femmes dogon, mais monte les céramiques par pilonnage sur natte commune posée sur un trou creusé dans la terre et utilise le percuteur de pierre et la palette. Elle n'utilise pas la natte dogon. Elle produit une céramique typiquement peul distincte de la tradition E, dont des jarres de mariage ornées de petits mamelons et décorées de points blancs et peut utiliser de la peinture rouge. Depuis son mariage, c'est-à-dire sa venue à Ela Boni, A. Fané (Maiga) n'a fait de la céramique qu'une seule fois dans le village du haut. Elle a, depuis l'installation du village en plaine, cessé toute activité artisanale alors que son mari continue le travail de la forge.

A Lougui, village sonraï, situé sur le plateau de Gandamia, à une heure de marche au-dessus de Nokara, D. Maiga (Maiga), unique potière du village (Po 5435), est l'épouse de l'Imam du village. La femme, qui est née à Bounti sur le versant septentrional du massif de Gandamia (15°11'85"/2°35'34") et parle le peul et le sonraï, a appris son métier avant son mariage auprès d'une amie potière rimaïbé parlant peul, A. Arisi (Samiti). Elle a effectué cet apprentissage avec sa sœur, qui, elle, ne pratique que la technique du pilonnage sur forme concave. La technique du fond retourné aurait donc été acquise secondairement par D. Maiga (Maiga). Selon cette dernière, les Rimaïbé pratiqueraient pourtant les deux techniques, une information qui se révèle erronée pour les établissements rimaïbé de la région de Boni

La potière de Lougui pratique donc le montage peul sur natte commune et le montage sur fond retourné de la tradition E, une technique qui existe pourtant également dans la tradition peul. Ses instruments sont le percuteur de pierre (*ton diissé*) et la palette (*palé palé*) à extrémité élargie ovoïde que l'on rencontre aussi bien dans la tradition peul que dans la tradition E. Sa céramique, que l'on retrouve dans la plupart des concessions du village, selon un sondage effectué, comprend des céramiques sphériques lisses montées sur fond retourné portant ou non de petits mamelon arrondis isolés ou groupés par deux ou par trois sous le bord ainsi que des céramiques portant des empreintes de natte commune ornées ou non de mamelons. Le diagnostic technique des céramiques du village ne pose pas de problème car les stigmates caractéristiques des deux types de montage sont parfaitement identifiables.

Le diagnostic stylistique et esthétique reste par contre ambigu. Les récipients montés sur natte commune, qui sont absents de la tradition E, sont identiques à certaines poteries de la tradition peul du Gimballa ou des traditions A et B de la région. Les poteries montées sur fond retourné sont identiques aux récipients de la tradition E.

Une poterie enquêtée à Lougui (5437) provient de Doussougou sur le versant septentrional du massif. Elle est montée par pilonnage sur natte commune ; sa fabricante est parfaitement identifiée, il s'agit d'une rimaïbé du nom de Pentalé Tamboura.

Fait par contre certain, aucune céramique n'évoque ici la production sonraï du Hombori.

Sur la base de ces informations, nous proposons de voir dans la céramique de Longui une céramique peul proche des traditions peul du Gimballa qui pourraient s'étendre aux villages peul du versant septentrional du massif de Gandamia.

L'inventaire de Lougui porte néanmoins la marque de l'influence de la tradition E locale dans l'ornementation faisant appel à des groupements de mamelons circulaires.

Les habitants sonraï de Lougui, éloignés de leurs villages d'origine et sans famille de forgerons, aurait fait appel à une potière du pays pour leur approvisionnement en céramique, un exemple de plus confirmant l'indépendance relative des populations agricoles et des familles d'artisans, notamment dans les zones marginales des peuplements.

Il conviendra à l'avenir de vérifier ce diagnostic en confirmant la présence de la tradition peul de montage sur natte commune dans les villages du versant septentrional du massif de Gandamia qui pourraient être à l'origine de la diffusion de la technique du pilonnage du natte

commune, une technique qui influence également les traditions A et B de la région du Dianvéli et de Douentza.

## 7.5. DYNAMIQUES HISTORIQUES

### Origine et ancienneté de la tradition E

La question de l'origine de la tradition E a déjà fait l'objet de plusieurs mises au point détaillées (GALLAY 1981 ; CAZE 1993 ; BEDAUX *et al.* 2003).

A ce jour des recherches archéologiques ont été menées en deux endroits du Gourma-des-Monts : par Desplagnes puis Haan, Huizinga et Bedaux à Nokara, Boni et Dalla, et par Gallay dans la région du Sarnyéré et à Nokara. Ces données ethnohistoriques archéologiques ont pu être complétées par une enquête ethnohistorique effectuée dans le village de Tébi Maoundé.

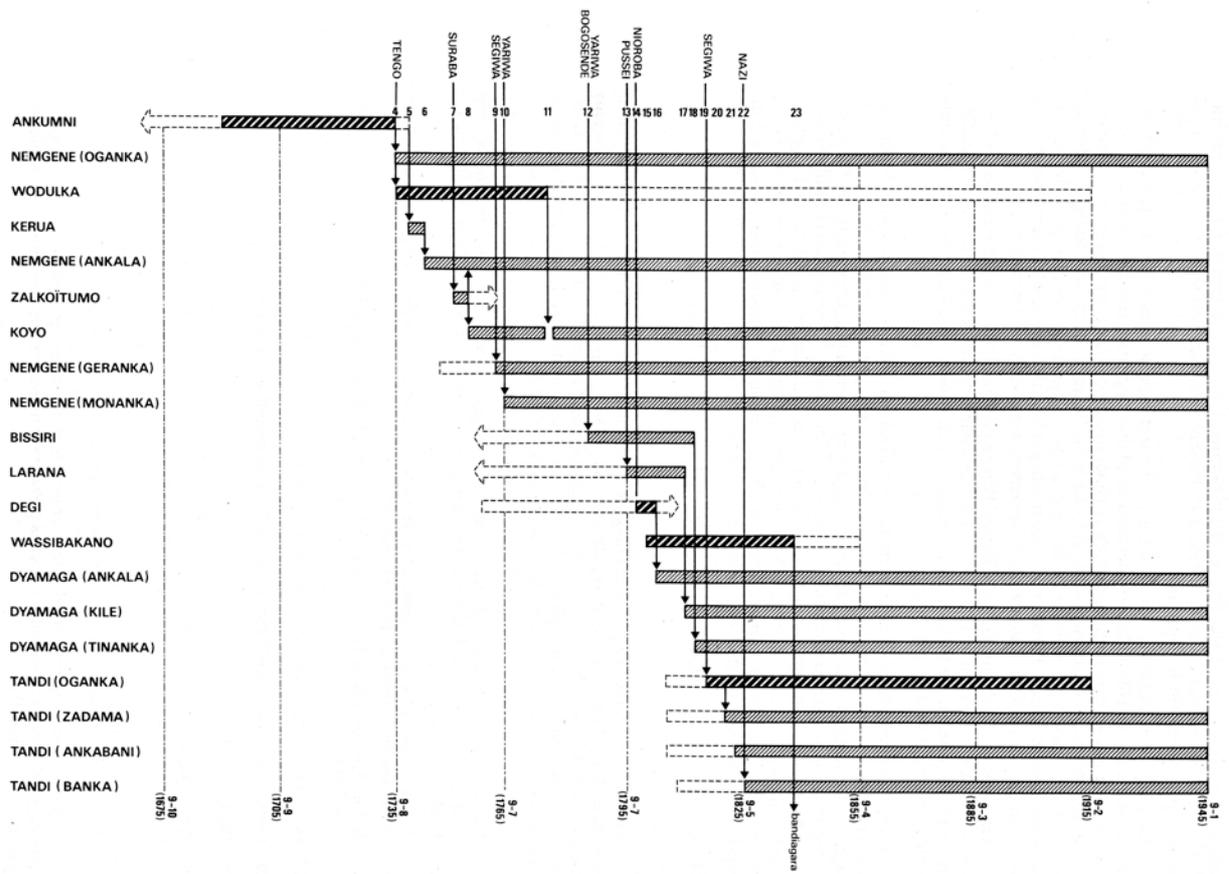
Nous nous contenterons de présenter ici un résumé des données historiques disponibles qui concernent trois zones privilégiées, le Sarnyéré, les grottes de Nokara et, à l'ouest, le village de Tébi Maoundé.

Notons dans ce contexte que le peuplement de la région paraît avoir été profondément modifié lors de l'Empire peul du Maassina par l'installation de nombreux villages abritant des Rimaibé.

#### *La séquence du Sarnyéré*

Les enquêtes ethnohistoriques effectuées auprès des Dogon du Sarnyéré permettent de restituer l'histoire des familles du massif montagneux depuis le XVII<sup>e</sup> s. et de situer par rapport à cette dernière un certain nombre de villages abandonnés.

Selon l'enquête réalisée par Claudine Sauvain-Dugerdil les généalogies enregistrées comprennent 2749 individus et remontent dans plusieurs cas jusqu'à l'ancêtre arrivé au Sarnyéré. La montagne est peuplée pour la première fois à la génération  $\geq$  G-10 (1675) par la famille Tengo qui fonde Ankumni, aujourd'hui abandonné. La famille détenait encore la chefferie de la montagne au moment des enquêtes. Une série d'autres familles viennent ensuite s'installer et fondent successivement les villages de Nemguéné, Wodulka (abandonné), Kerua (abandonné), Zalkoitumo (abandonné), Koyo, Bissiri (abandonné), Larana (abandonné), Degi (abandonné), Wassibakano (abandonné), Diamaga et Tandi (GALLAY 1981 et *Tabl. 7.29*).



**Fig. 7.29.** Sarnyéré. Chronologie des quartiers et des villages établie d'après la tradition orale. Traits pleins : extension séquentielle minimale. Traits tiretés : marges d'incertitude dues aux lacunes de l'information. Flèches tiretées : date relative de la fondation ou de l'abandon inconnue. Flèches verticales : arrivée des famille fondatrices ou migration d'un village à l'autre. L'échelle chronologique est basée sur le comptage des générations.

≥ G-10 (1675)	Fondation d'Ankumni par la Tamille Tengo.	Tradition A
G-8 (1735)	Fondation de Wodulka oar la famille Tengo.	Tradition A
≥ G-5 (1825)	Fondation de Dégi par la famille Nioroba.	Tradition A.
G-6 (1795) ≥ G-5 (1825)	Fondation de Wassibakano..	Persistance de la tradition A
Sans date	Fondation de Tandj-Oganka par la famille Ségiwa.	
Sans date	Fondation du quartier d'Ankala de Dyamaga par la famille Nioroba venant de Dégi	Apparition de la tradition E
≥ G-5 (1825)	Arrivée de la famille Pusséi à Tandj, venant de Diamaga.	
G-5 (1825) ≥ G-4 (1855)	Famine. Abandon de Wassibakano , migration vers Bandiagara.	
G-2 (1914)	Famine. Abandon du quartier d'Oganka à Tandj.	Tradition E

**Tab. 7.8.** *Sarnyé. Histoire des familles et relations avec les traditions A et E.*

Il est possible de fournir sur la base de ces enquêtes généalogiques des dates estimées pour la fondation des divers villages ou quartiers de villages.

Les récoltes effectuées à l'emplacement de certains villages anciens et dans les quartiers abandonnés des villages encore occupés au moment de l'enquête permettent d'identifier deux traditions céramiques successives, la tradition A ancienne dite du Sarnyé et la tradition E. Ces collectes ont concerné cinq sites anciens, soit : Ankumni Na, Ankumni Péré, Wodulka, Dégi, Wassibakano, sites auxquels il faut ajouter les quartiers abandonnés de Tandj-Oganka.

*Ankumni Na.* L'ancien village situé dans l'éboulis ceinturant la falaise s'étage sur une large zone parsemée de terrasses de cultures. L'emplacement ancien est signalé par des structures circulaires de pierres sèches, un type de plan n'existant plus actuellement. Le matériel céramique récolté en surface du sol est de tradition A.

*Ankumni Péré.* Le site comporte un grand abri sous roche comprenant huit bases de greniers rectangulaires en pierres sèches. Le sol de l'abri a livré quelques tessons peu caractéristiques.

*Wodulka.* L'emplacement de récolte est proche de Koyo sur le plateau. Il s'agit d'une profonde fissure horizontale s'ouvrant au flanc d'un petit plateau rocheux. Cette dernière abritait un bel ensemble de poteries de tradition A appartenant vraisemblablement à un dépôt rituel. Cet emplacement est probablement en relation avec l'ancien village de Wodulka.

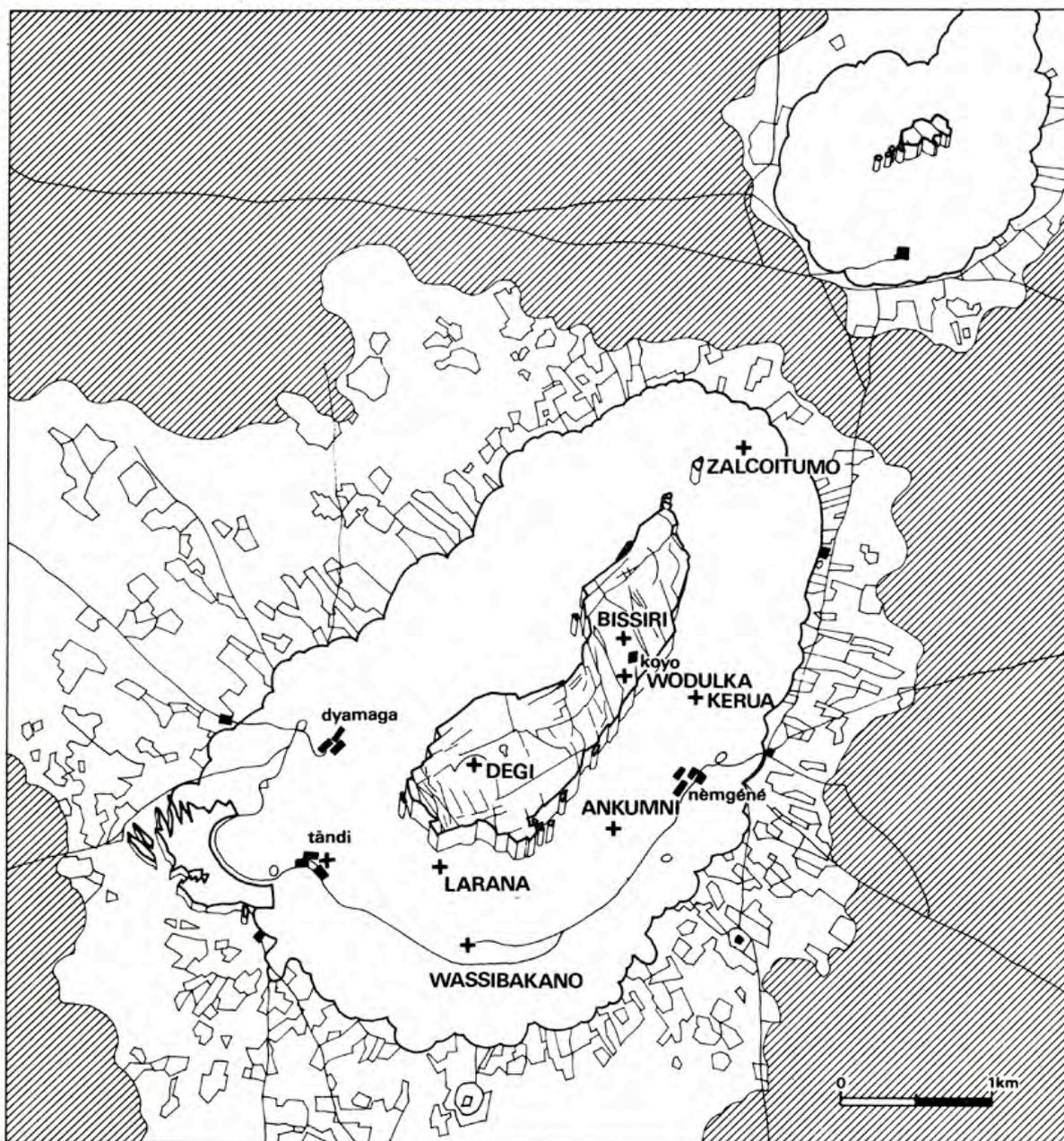


*Photo 11. Sarnyéré, village de Koyo. Mission 1976, A76-167.*



*Photo 12. Sarnyéré. Ancien village de Wodulga. Fissure de rocher avec céramique de tradition A ancienne. Mission 1976, A76-175.*

*Dégi.* L'ancien village est situé en bordure occidentale d'une dépression du plateau anciennement occupée par une marre permettant les seules cultures du sommet de la montagne. De nombreuses bases de maisons quadrangulaires en pierres sèches sont visibles sur deux terrasses. Une structure circulaire de pierres sèches est également présente. La céramique, peu abondante, appartient à la tradition A.



**Fig. 7.30.** Sarnyéré. Localisation des sites anciens mentionnés par la tradition.

*Wassibakano.* A en croire l'étendue des vestiges, Wassibakano est certainement le plus grand village ayant jamais existé au Sarnyéré. Il ne reste de cet établissement que des tas de pierres, parmi lesquels on distingue des fondations quadrangulaires de pierres sèches. Un grand abri

sous roche comprenant des petits greniers circulaires maçonnés a livré, comme toute la zone anciennement construite, un bel ensemble de poteries de tradition A. Quelques tessons de céramique de tradition E pourraient témoigner d'un apport récent.



Photo 13. Sarnyéré. Village abandonné de Wassibakano. Grenier sous abri. Mission 1976, A76-95.

Tandi-Oganka. Les quartiers abandonnés lors de la famine de 1914 occupent trois emplacements distincts proches des trois quartiers encore habités en 1976. Les tessons récoltés en abondance sur ces emplacements appartiennent aux deux tradition A et E.

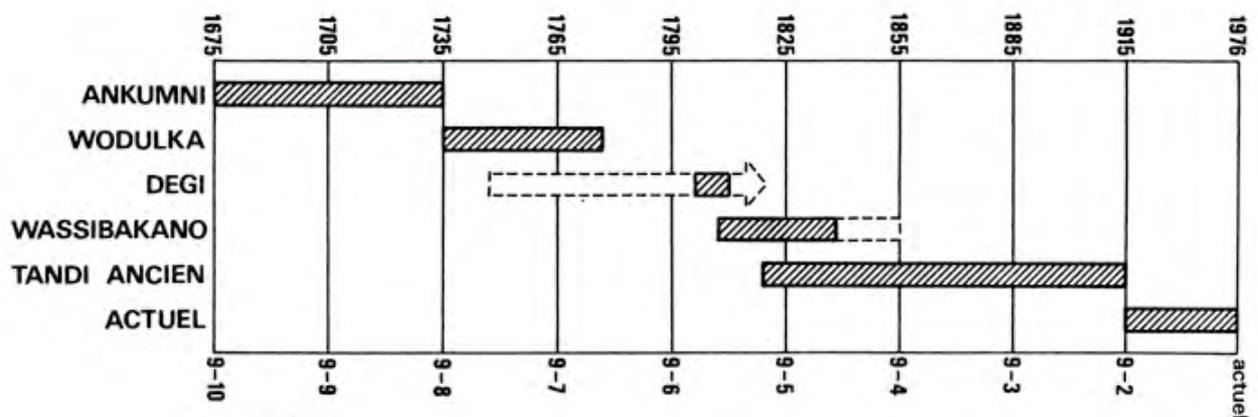


Fig. 7.31. Sarnyéré. Chronologie simplifiée des villages selon la tradition orale. Les seuls sites retenus sont ceux sur lesquels on a prélevé et décrits des témoins céramiques.

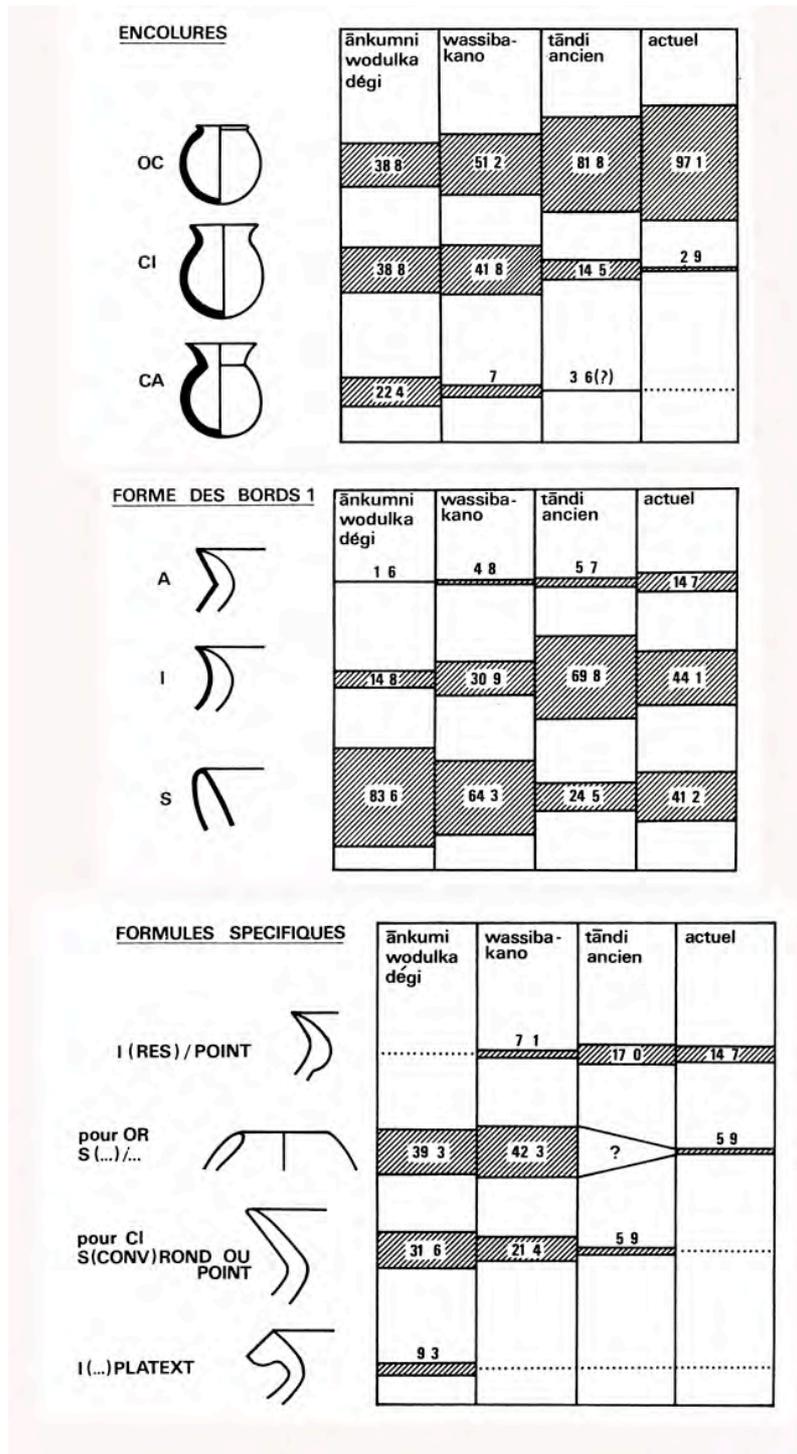
Les décomptes effectués sur le matériel céramique montrent que la tradition A ancienne a été remplacée par la tradition E au cours de l'histoire de la montagne. Des poteries de cette dernière tradition n'apparaissent en quantité importante que dans l'ancien quartier Oganka de Tandi.

On peut sur cette base fixer l'apparition de la tradition A vers 1650 au moment du peuplement du massif. Cette tradition est par contre abandonnée au profit de la tradition E, au moment de la fondation de Tandi, dans les années 1820-1825. L'influence des bouleversements introduits par la Dina de Seekou Aamadou - Hamdallahi est fondé en 1820-21- permet peut-être l'expliquer l'apparition de la tradition E dans la région.

Le passage de la tradition A à la tradition E est donc documenté par deux observations d'ordre archéologique :

- Le site de Wassibakano a livré une céramique qui appartient en quasi-totalité à une tradition A ancienne présentant certains traits archaïques. Les quelques trouvailles de surface de tessons de tradition E signalent peut-être l'apparition de cette tradition dans ce village.
- Sur les sites d'anciens villages de la montagne, la céramique de tradition E n'apparaît en quantité importante que dans l'ancien quartier Oganka de Tandi, abandonné lors de la famine de 1914. Dans ce quartier il n'y a plus de céramique de tradition A.

Cette séquence permet de fixer l'apparition de la tradition E au Sarnyéré au moment de la fondation de Tandi, c'est-à-dire dans les années 1820-1825.



**Fig. 7.32.** Sarnyéré. Évolution de quelques caractères spécifiques des traditions A et E.  
Haut : progression du type OC caractéristique de la tradition E et régression des types CI et CA caractéristiques de la tradition A ancienne du Sarnyéré.  
Milieu : progression du type de bord A caractéristique de la tradition E.  
Bas : apparition du type I (RES)/Point caractéristique de la tradition E et régression des autres types caractéristiques de la tradition A.  
Codes voir GALLAY, SAUVAIN-DUGERDIL 1981.

### *La séquence des grottes funéraires de Nokara*

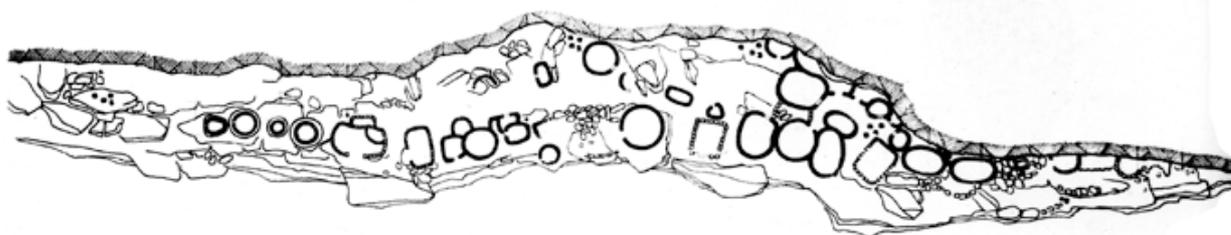
On observe dans la falaise dominant le village rimaïbé actuel de Nokara quatre grottes funéraires (Nokara A, B, C et D) qui se trouvent à mi-côte de la falaise, au nord du village. Elles ont été étudiées en 1966 et 1971 par les chercheurs hollandais travaillant alors dans la région de Sanga, puis visitées par nous même en 1976.

Les chercheurs hollandais signalent ces découvertes en ces termes :

*« Nous avons examiné en 1966 et 1971 cinq grottes +/- 150 km au nord-est de la région de Sanga, trois grottes près de Nokara et deux près de Boni, pour voir si la culture tellem a connu une répartition plus vaste que la région de la falaise aux environs de Sanga. Toutes ces grottes contiennent des bâtiments et des restes d'objets. En plus la grotte Nokara B contenait aussi des restes de squelettes humains : Les restes diffèrent des restes de squelettes des Tellem provenant des grottes près de Sanga. Une datation au C14 à l'aide d'un échantillon d'os humain, donnait comme résultat 200 +/- 80 BP (GX 1051). Quant à l'architecture et aux restes d'objets, les grottes de Nokara et de Boni diffèrent aussi des grottes tellem près de Sanga. Il y a une grande variation aussi bien quant aux matériaux de construction (pierres, différents genres de briques crues faites à la main), que quant aux plans des bâtiments (ronds, rectangulaires-arrondis et rectangulaires). » (BEDAUX 1972 : 155-156)*

Dans la grotte *Nokara A* se trouvent une trentaine de constructions, dont quelques greniers ; on y a trouvé quelques tessons, un panier et deux bracelets en fer. Une poterie sphérique à bord simple épaissi rentant porte un décor typique du montage par pilonnage sur vannerie droite à brin cordé (n°A71-14, Gallay 1981, n°190). Une petite collection d'un habitant de Nokara regroupe divers objets, mais pas de céramique.

Plan de la grotte Nokara A (dessin H. Haan)



**Fig. 7.33.** Nokara. Plan de la grotte A. D'après BEDAUX et al. 2003.



*Photo 14, Nokara. Grottes A et B. Mission 1975, A76.41.*



*Photo 15. Nokata. Grotte A. Mission 1976, A76-40.*

La grotte *Nokara B*, une fente basse de 60 m de long, comprend quatorze constructions de pierres maçonnées avec de l'argile. Cette grotte a été utilisée pour inhumer les défunts. On a trouvé dans une des chambres mortuaires (p) des ossements appartenant à huit individus et un fragment de textile. On y a découvert douze bracelets en fer, une écuelle en bois, trois meules et des fragments de costumes de danse ou de cache-sexes faits de fibres végétales. La poterie comporte six formes reconstituables, montées sur vannerie droite à brin cordé, appartenant à la tradition A ancienne du Sarnyéré, dont trois exemplaires à col large droit ou éversé (GALLAY 1981, n°191 à 196). Une dernière poterie montée selon la même technique possède trois ouvertures étroites (B71-16-1). Un grand tesson appartient par contre à la tradition E (B71-2-5). La grotte est relativement facile d'accès et son contenu a été visiblement perturbé. Une date sur matériel osseux a donné 200+-80 BP (GX 1051), soit en datation calibrée 1642-1878 CE (1 sigma) ou 1517-1594 CE (2 sigma).



*Photo 16. Nokara. Grotte B. Mission 1976, A76-42.*

La grotte *Nokara C* renferme quelques constructions de pierres circulaires ou rectangulaires maçonnées avec de l'argile. Les objets trouvés comprenaient de la poterie, trois écuelles en bois et des fragments de costumes de danse ou de cache-sexes faits de fibres végétales. Les fragments de céramiques collectés appartiennent à la tradition dogon E. En 1976, nous avons prélevé à cet emplacement, dans la paroi d'une construction, un échantillon de charbon de bois qui a fourni la date de 540+-60 BP (B-3285), soit 1318-1390 CE (1 sigma) ou 1297-1447 CE (2 sigma).

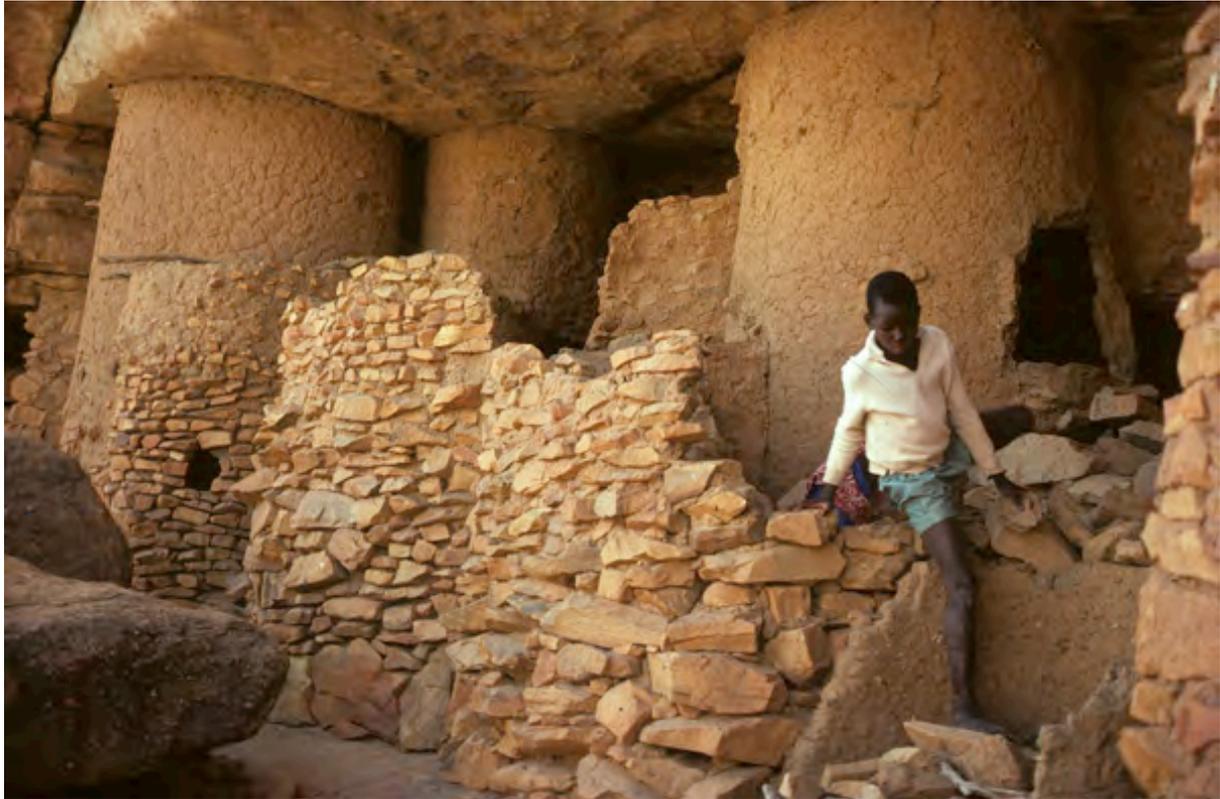


Photo 17. Nokara. Grotte C. Mission 1976, A6-43.

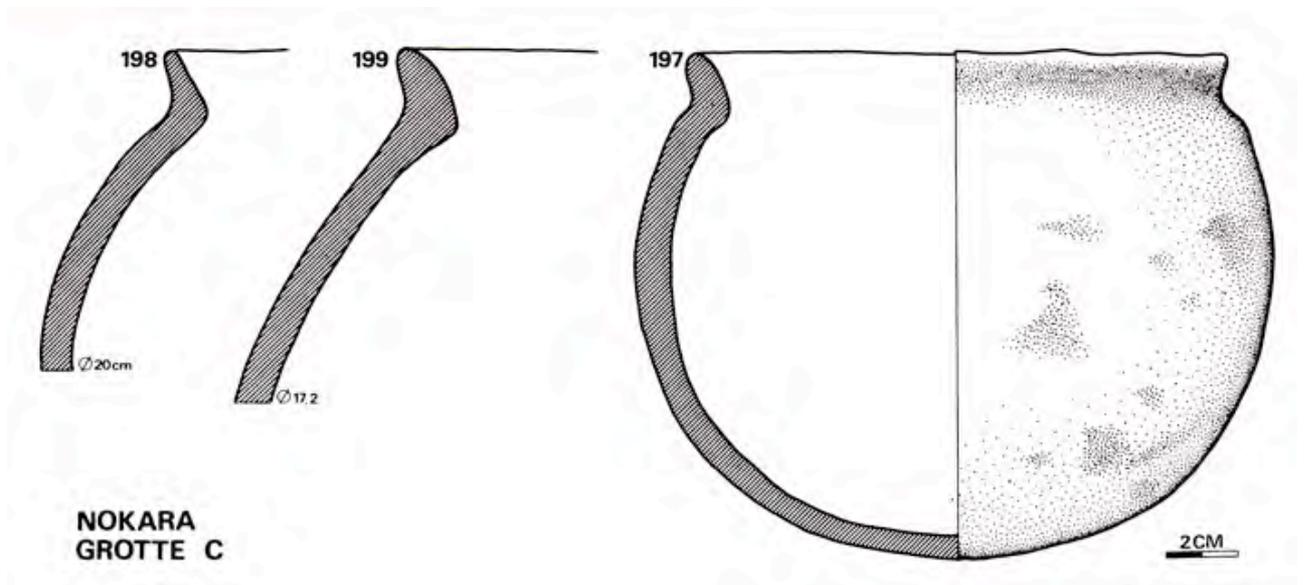


Fig. 7.34. Nokara. Céramique de tradition E de la grotte C.

Une quatrième grotte visitée en 1976, Nokara D, contenait quelques constructions en pierre et en briques crues maçonnées en argile avec des restes de costumes de danse ou de cache-sexes faits de fibres végétales et une poterie sphérique à bord simple rentrant montée sur vannerie droite à brins cordés (n° 200).

D'une manière générale l'ensemble de la céramique des grottes de Nokara ressemble à la tradition dogon A ancienne du Sarnyéré. Une approche quantifiée de cette question confirme cette première approche et permet de préciser la position chronologique du matériel. Le matériel de Nokara se rapproche de celui de Wassibakano et s'éloigne à la fois des ensembles plus récents (Tandi ancien et céramique actuelle) et des ensembles plus anciens (Ankummi, Wodilka, Dégi).

Les dates absolues obtenues pour Nokara confirment cette hypothèse. Elles permettent de distinguer deux phases dans l'histoire du site :

1. Les constructions elles-mêmes sont datées entre le début du XIV<sup>e</sup> et la première moitié du XV<sup>e</sup> s.
2. Par la suite, l'une des grottes a été réutilisée comme sépultures à une époque entre la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> s., mais probablement avant la mise sous tutelle de la région par les Peul d'Hamdallahi, vers 1820.

La céramique de tradition A ancienne de Nokara, contemporaine de celle de Wassibakano, pourrait donc appartenir à cette seconde phase et témoigner d'une extension du peuplement dogon en plaine avant l'arrivée des Peul d'Hamballahi.

#### *La séquence de Tébi Maoundé*

La rupture constatée dans la région de Boni, notamment au Sarnyéré, ne s'est pas produite dans la partie occidentale du Gourma-des-Monts proche de Douentza, où la tradition A a poursuivi son évolution.

Quelques informations d'ordre historique proviennent des enquêtes menées à Tébi Maoundé, un village clé situé au point de jonction des zones occupées actuellement par les traditions A et E. La séquence identifiée permet de compléter les informations obtenues dans le massif du Sarnyéré.

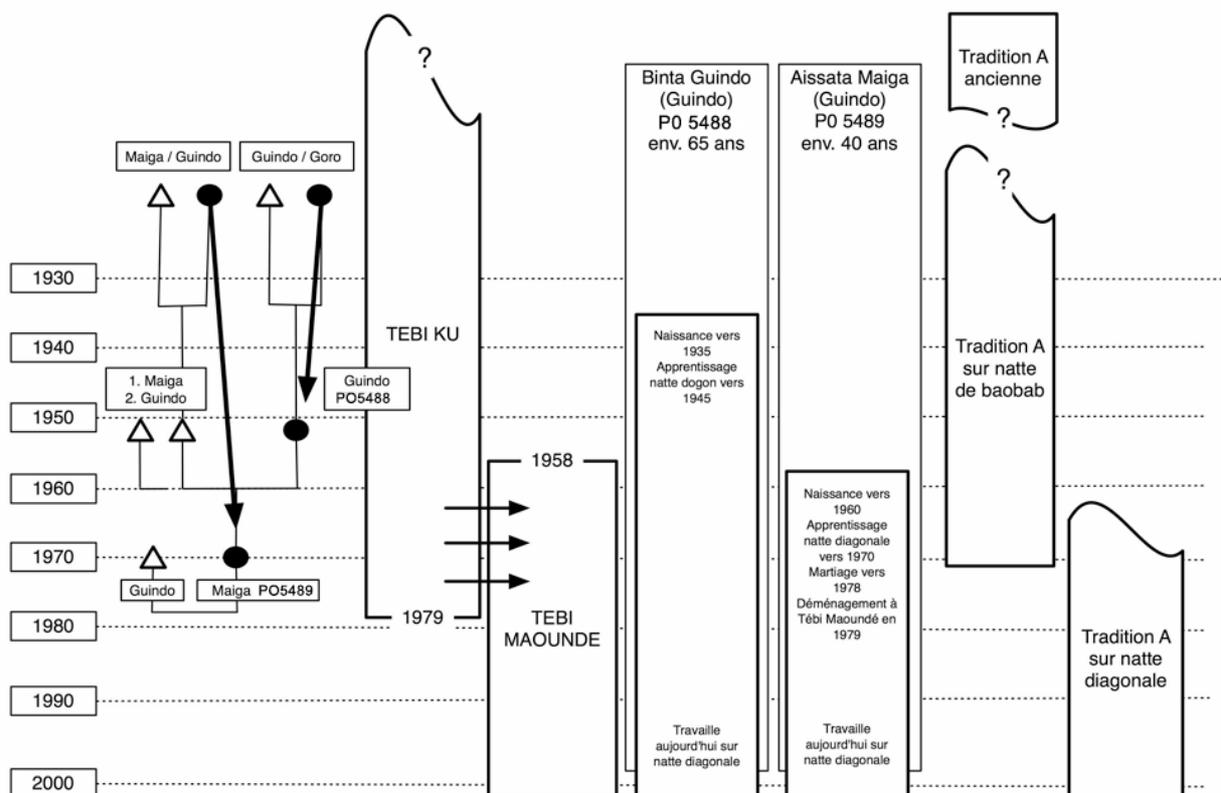
L'ancien village, Tébi Ku (ou Tébi du haut), établi sur un affleurement rocheux de faible altitude, a été fondé bien avant Seekou Aamadou. Entre 1958 et 1979, ce dernier a été progressivement abandonné au profit du village actuel, Tébi Maoundé, établi en zone limoneuse. L'abandon définitif de l'ancien village date donc d'il y a une vingtaine d'années.

Nous pouvons distinguer ici trois étapes :

Phase 1. Présence de la tradition dogon A ancienne avec montage sur vannerie droite à brins cordés dans l'ancien village de Tébi Ku situé sur un affleurement rocheux proche du village actuel.

Phase 2. Tradition A classique. Cette tradition, qui requiert le même type de montage, est pratiquée à Tébi Ku jusqu'en 1979, date de l'abandon définitif du village. Elle couvre donc également la période de transition 1958-1979 pendant laquelle les familles abandonnent progressivement l'ancien village pour s'installer en zone limoneuse dans le nouveau village de Tébi Maoundé. Pendant cette période, une potière du nom de Bourteregui Guindo pratique dans le nouveau village une poterie de tradition E.

Phase 3. A partir de 1979, la natte de fibre baobab est définitivement abandonnée au profit de la natte commune fabriquée à partir de feuilles de ronier (vannerie diagonale), signalant une influence des traditions peul. Cette production est la seule qui a été et est aujourd'hui pratiquée dans l'actuel village de Tébi Maoundé, dont toutes les poteries sont fabriquées sur place.



**Fig. 7.35.** Tèbi Maoundé. Séquence historique en relation avec les potières Po 5488, B. Guindo (Guindo) et Po 5489, A. Maiga (Guindo) pratiquant la tradition A.

## SYNTHÈSE

Les mécanismes ayant entraîné l'apparition de la tradition E restent difficiles à préciser.

Résumons quelques points acquis.

1. La morphologie de la céramique dogon du Sarnyéré est effectivement une morphologie peul qui se retrouve dans tout le Delta intérieur du Niger.
2. Les techniques de montage du Sarnyéré présentent des stigmates de leur origine peul. Le moulage sur fond retourné est en effet régulièrement présent chez les Peul du Delta bien qu'il soit, dans ce cas, limité à la fabrication des grandes jarres et des récipients ouverts.
3. Le percuteur d'argile est un instrument spécifiquement lié au pilonnage sur forme concave (HUYSECOM 1991-92), technique présente chez les Peul. Il est significatif de noter que cet instrument n'est pas utilisé au Sarnyéré pour le martelage interne des céramiques, mais seulement pour le façonnage externe ou comme enclume pour le façonnage de la moitié supérieure de la poterie. Il y a là, semble-t-il, perte de la fonction primaire de l'outil ... et signature de l'origine de la tradition.
4. Nos enquêtes n'ont pas permis de préciser les composantes de la céramique "rimaïbé" de Nokara et son degré d'autonomie par rapport à la tradition E, qui, a priori, semble nul.

Le Gourma-des-Monts représente la partie la plus septentrionale de l'aire d'extension dogon. Zone de frontière, elle se situe en limite méridionale du monde touareg qui occupe tout le nord de la boucle du Niger.

Le XIX<sup>e</sup> s. voit les Touareg au faîte de leur puissance. Ces derniers, qui possèdent une importante classe servile (les Iklan), constituent pendant le XIX<sup>e</sup> s. une menace constante pour les sédentaires du Gourma-des-Monts, qu'ils soient dogon ou sonraï, ou même pour les Peul.

Ce sont pourtant les Peul qui, à cette époque, ont armé et défendu le bastion sédentaire des villages du Gourma-des-Monts, du plateau de Gandamia à l'ouest au Hombori à l'est.

Deux chefferies guerrières étaient installées à Dala et à Boni. Traqués par les Touareg les menaçant de leurs razzias imprévisibles, les Peul ont eux-mêmes exercé une forte pression sur les sédentaires les contraignant à accepter la servilité et à devenir leurs Rimaïbé, ou à se replier dans les zones montagneuses.

C'est dans ce climat d'insécurité que les chefferies peul de la zone acceptent la tutelle d'Hamdallahi et commencent à se sédentariser selon les principes instaurés par la Dina.

Les Dogon, réfugiés sur les monts tentent de conserver leur liberté en opposant une forte résistance guerrière. Les Dogon de Tabi resteront ainsi longtemps insoumis, malgré les sécheresses cycliques qui tarissent les sources de la montagne. En 1845, le village se soumet enfin à Sékou Aamadou qui l'assiège depuis deux ans, car la faiblesse des pluies a anéanti, une fois encore, les cultures établies sur le plateau (GALLAY & MARIE 1975 : 135 ; CAZE 1993 : 28).

Les autres anciennes populations sédentaires résistent également au nouvel ordre imposé de l'extérieur. Une partie des Sonraï refuse ainsi l'Islam et quitte Hombori pour l'Aribinda et le Liptako. L'Hombori-Koy se réfugie d'abord à Dori en 1828.

Le Gourma-des-Monts se présente donc à l'époque comme une zone à forte dominance peul sous la menace constante des Touareg. La tutelle d'Hamdallahi paraît s'y être exercée de façon assez nette, car le long couloir naturel tracé par le relief était situé sur les parcours de transhumance des troupeaux venant du Delta. Malgré cette situation les villages dogon ont su gardé leur autonomie et la spécificité qu'on leur connaît aujourd'hui (CAZE 1993).

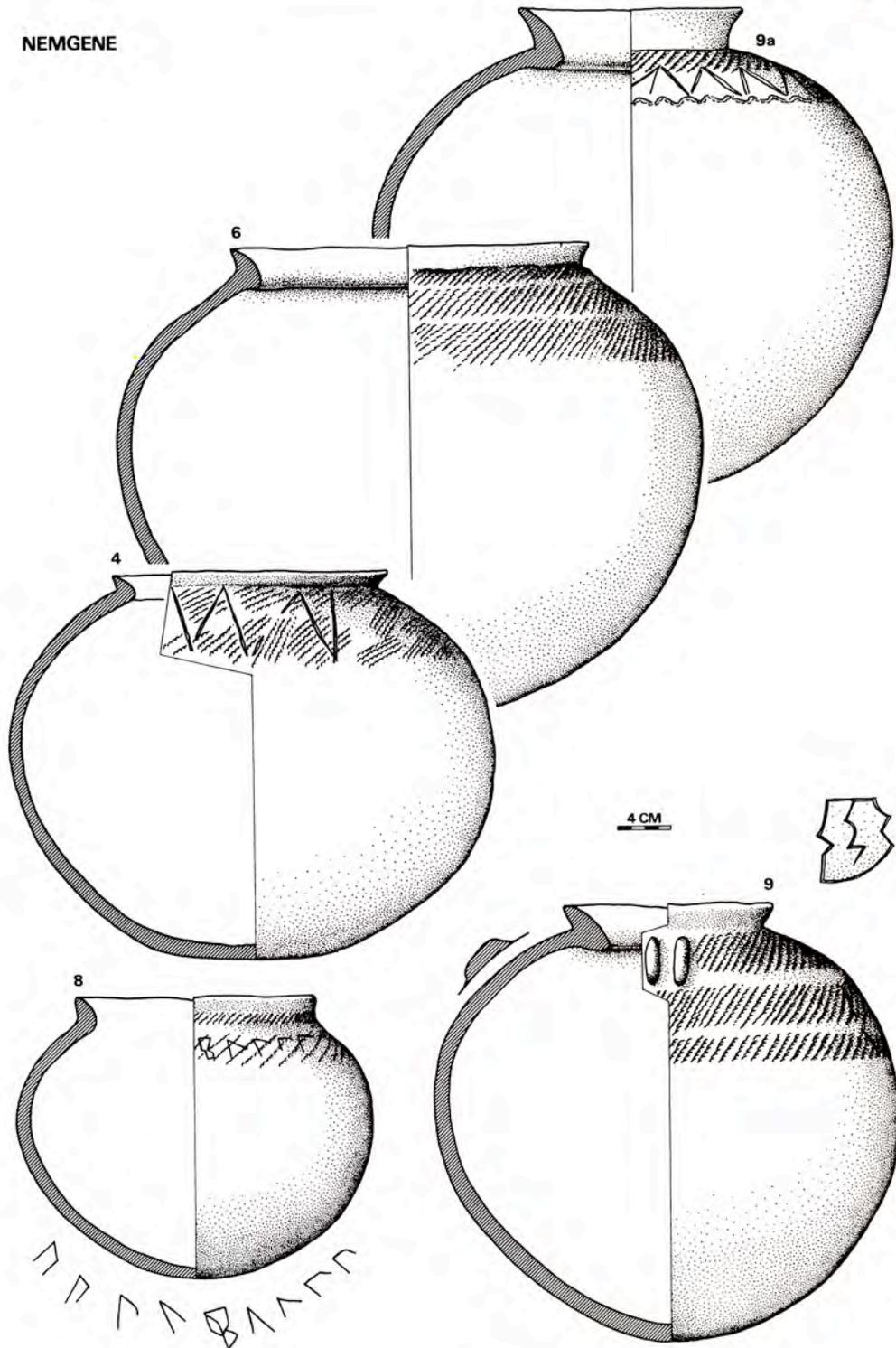
L'apparition de la tradition E, tradition éminemment peul, est contemporaine de l'instauration de la Dina de Sékou Aamadou (BA & DAGET 1984 ; SANANKOUA DIARAH 1982 ; SANANKOUA 1990). Il est bien difficile, en l'état actuel de la question, de savoir s'il existe une relation quelconque entre les deux phénomènes, mais il est tentant de le faire.

On peut en effet se demander si l'installation des villages de culture rimaïbé du Gourma-des-Monts ne remonte pas à cette époque et si ce bouleversement du paysage ethnique n'est pas le phénomène qui a causé l'introduction d'une nouvelle tradition céramique. Si la relation de synchronie entre les deux phénomènes paraît bien établie, l'interprétation fonctionnelle du phénomène reste inconnue. Cette question est d'autant plus irritante que nous sommes en présence d'un phénomène exceptionnel : le partage d'une même tradition céramique par deux populations totalement étrangères l'une à l'autre, les Dogon et les Rimaïbé.

L'influence des bouleversements introduits par la Dina de Sékou Hamadou (Hamdallahi est fondé en 1820-21) reste, actuellement, la moins mauvaise hypothèse pour expliquer l'apparition de la tradition E.

NEMGENE

①



— 171 —

Planche 1. Tradition E du Sarnyéré. Poteries provenant de Nemguéné. Dessin A. Gally, traitement graphique S. Aeschliman (D'après GALLAY 1981).

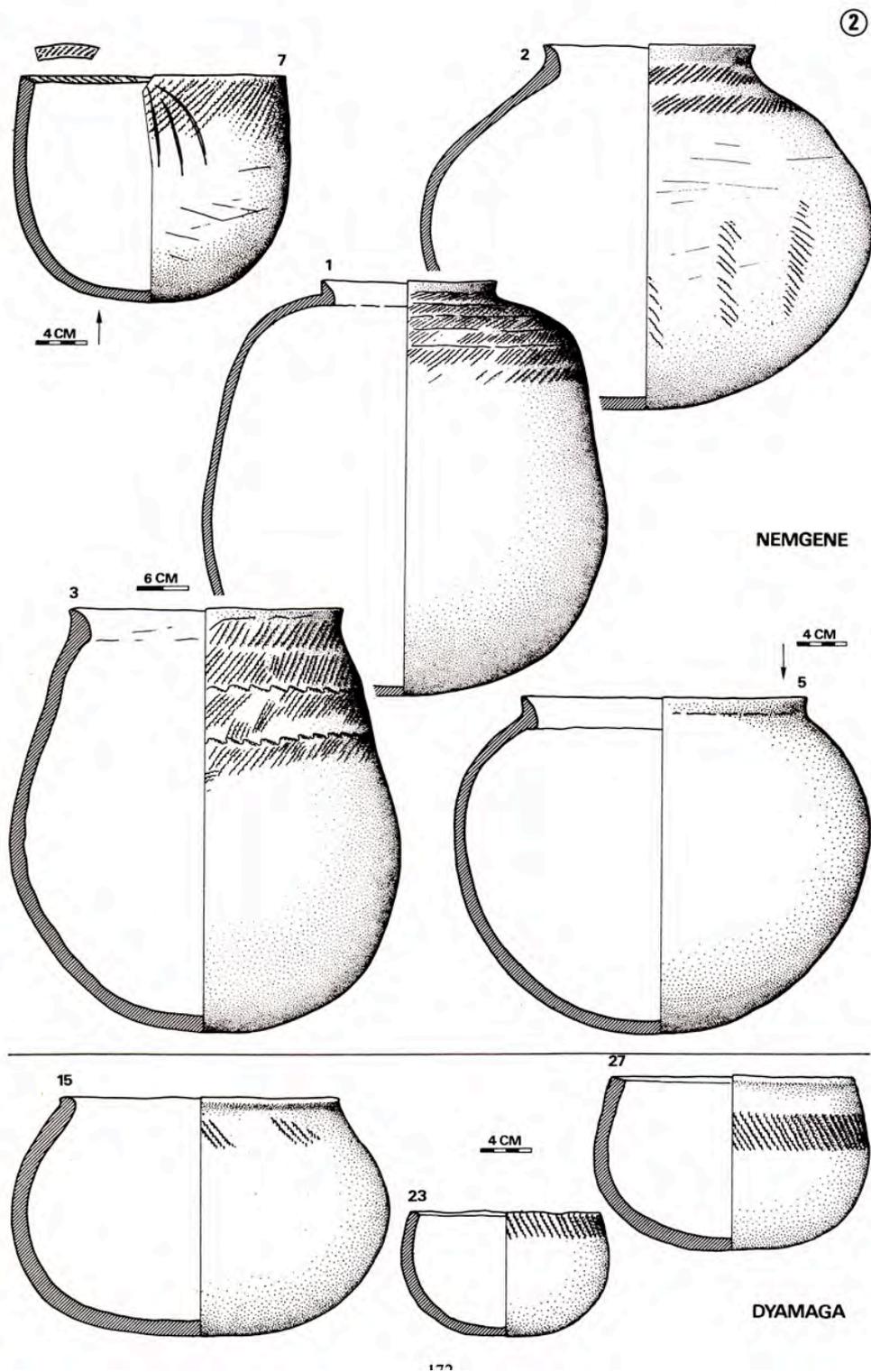


Planche 2. Tradition E du Sarnyéré. Poteries provenant de Nemguéné et Dyamaga. Dessin A. Gallay, traitement graphique S. Aeschliman (D'après GALLAY 1981).

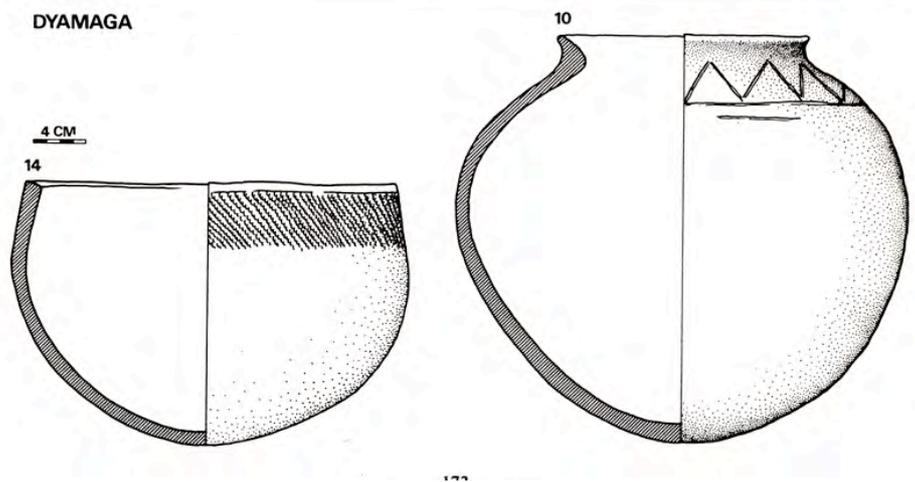
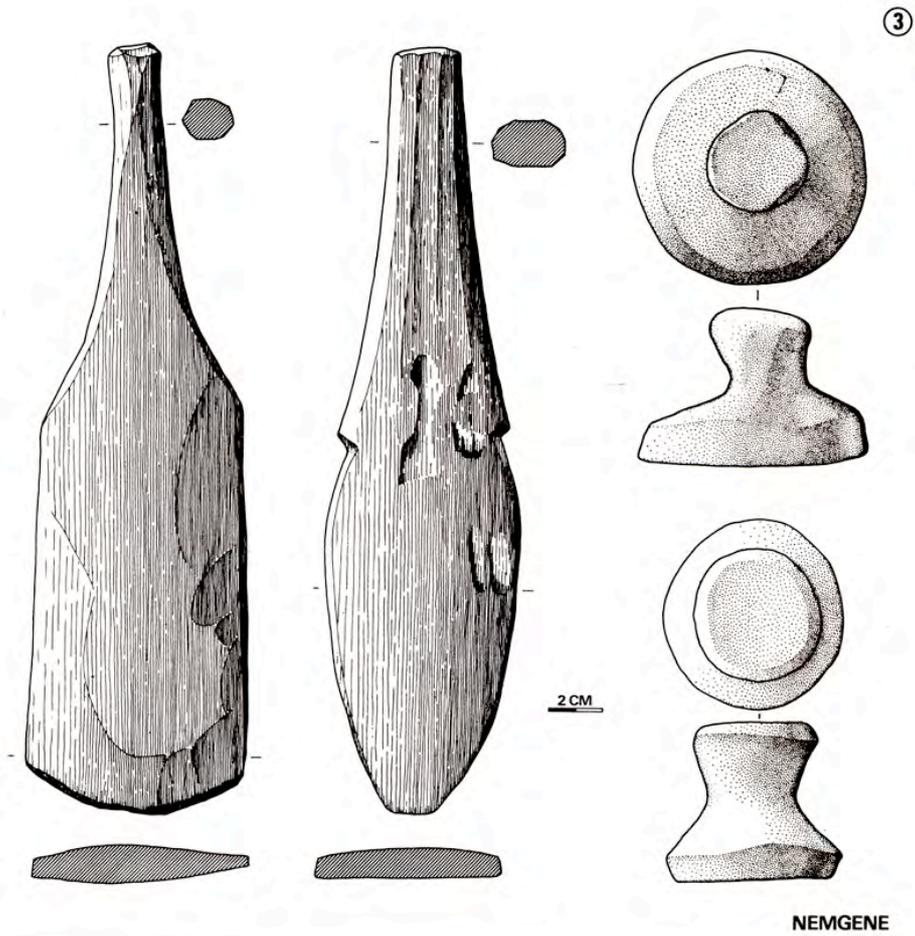


Planche 3. Tradition E du Sarnyéré. Instruments des potiers de Nemguéné. Dessin A. Gallay, traitement graphique S. Aeschliman Poteries provenant de Dyamaga (D'après GALLAY 1981).

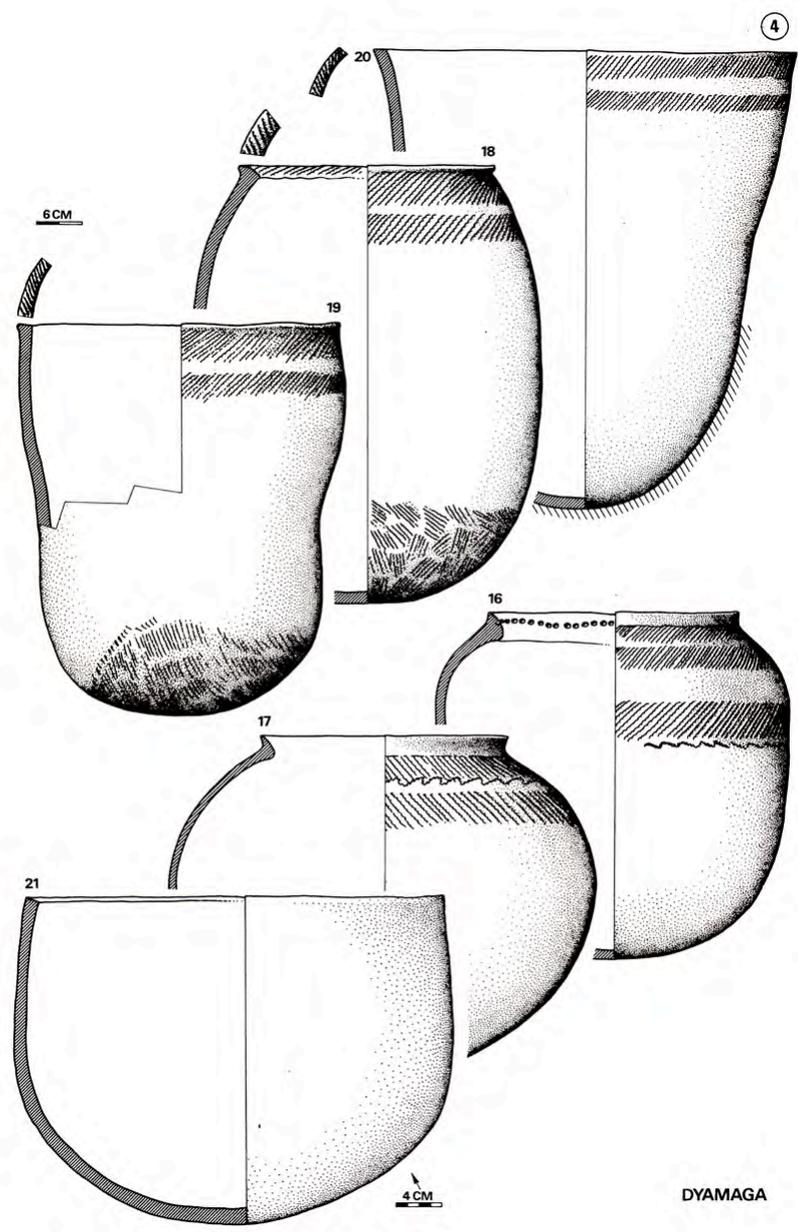
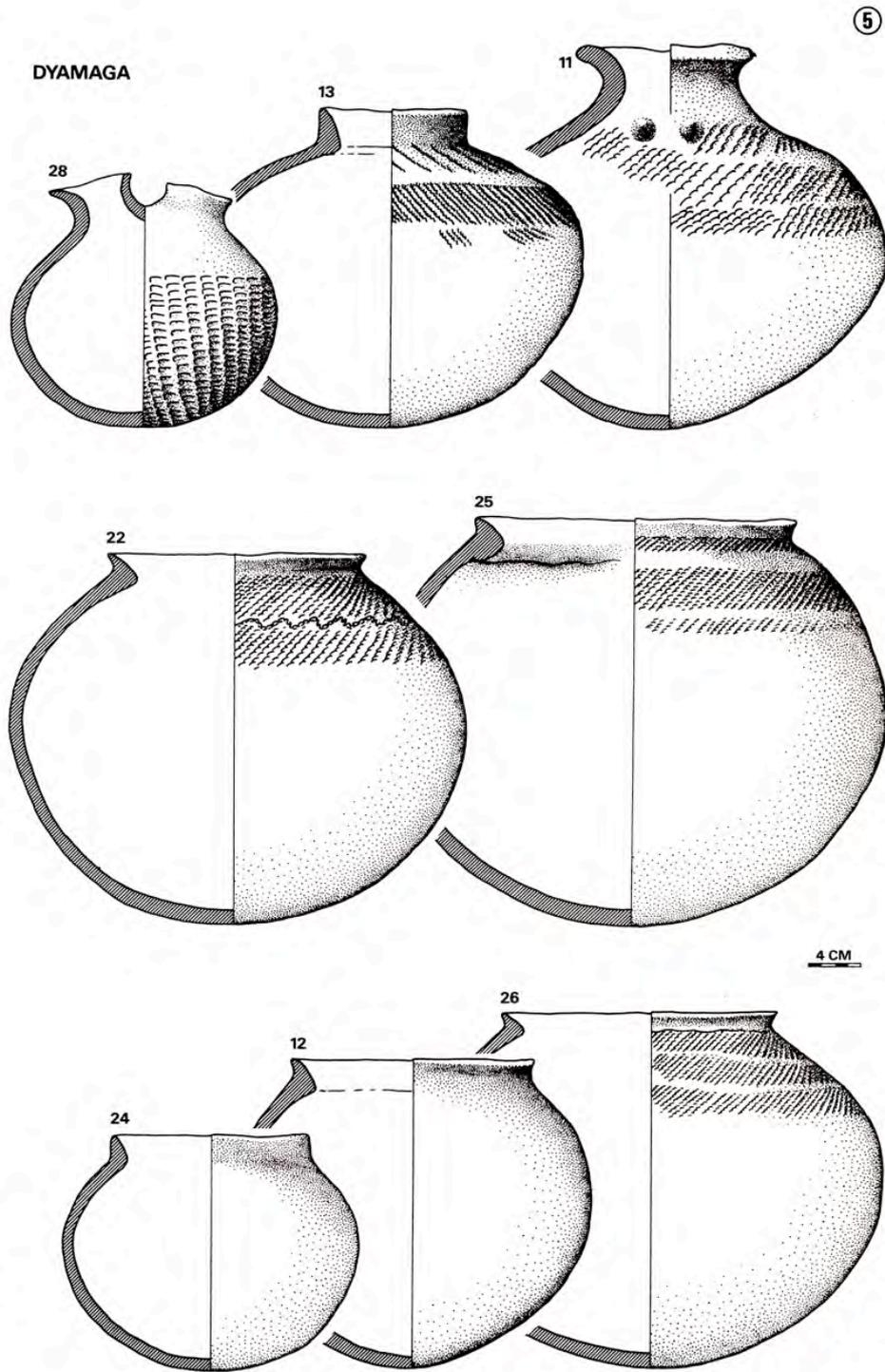


Planche 4. Tradition E du Sarnyéré. Poteries provenant de Dyamaga. Dessin A. Gallay, traitement graphique S. Aeschliman (D'après GALLAY 1981).



— 175 —

Planche 5. Tradition E du Sarnyéré. Poteries provenant de Dyamaga. Dessin A. Gallay, traitement graphique S. Aeschliman (D'après GALLAY 1981).

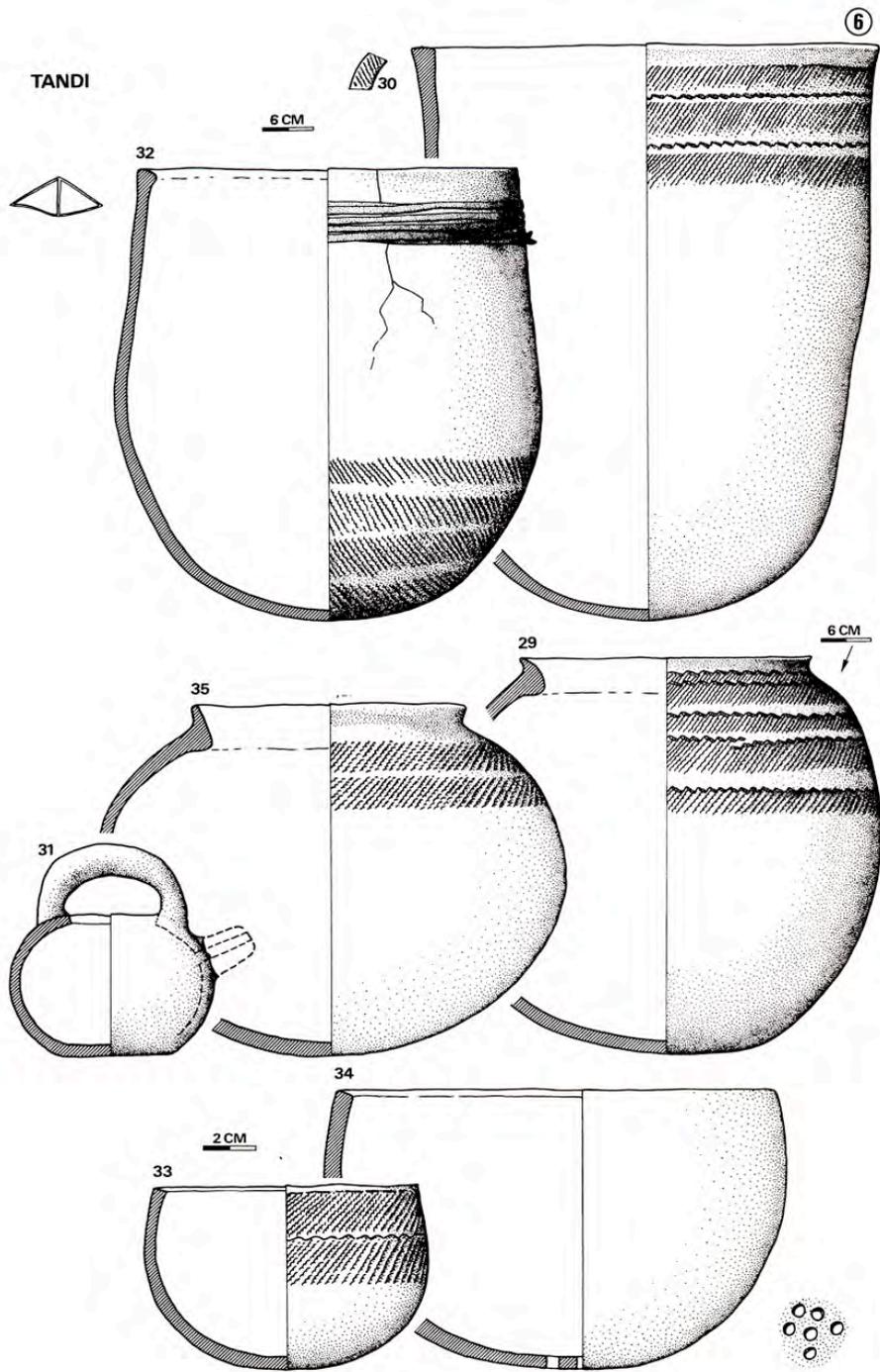


Planche 6. Tradition E du Sarnyéré. Poteries provenant de Tandi. Dessin A. Gallay, traitement graphique S. Aeschliman (D'après GALLAY 1981).

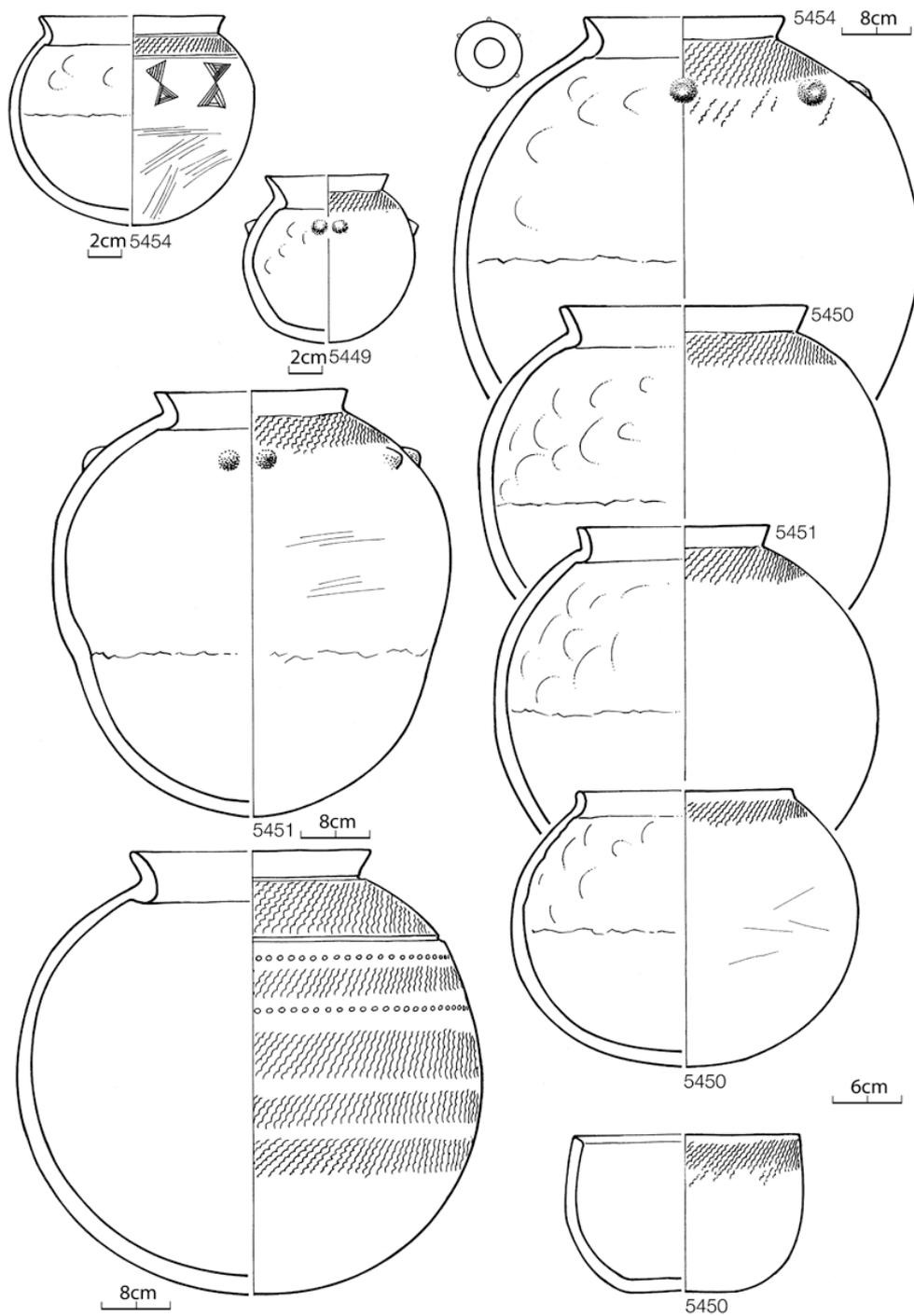


Planche 7. Tradition E. Youna Sané. Poteries diverses provenant du quartier dogon (5454 et sans numéro), quartier rimaïbé (5449, 5450, 5451). Dessin Y. Kalapo, traitement graphique Serge Aeschlimann.

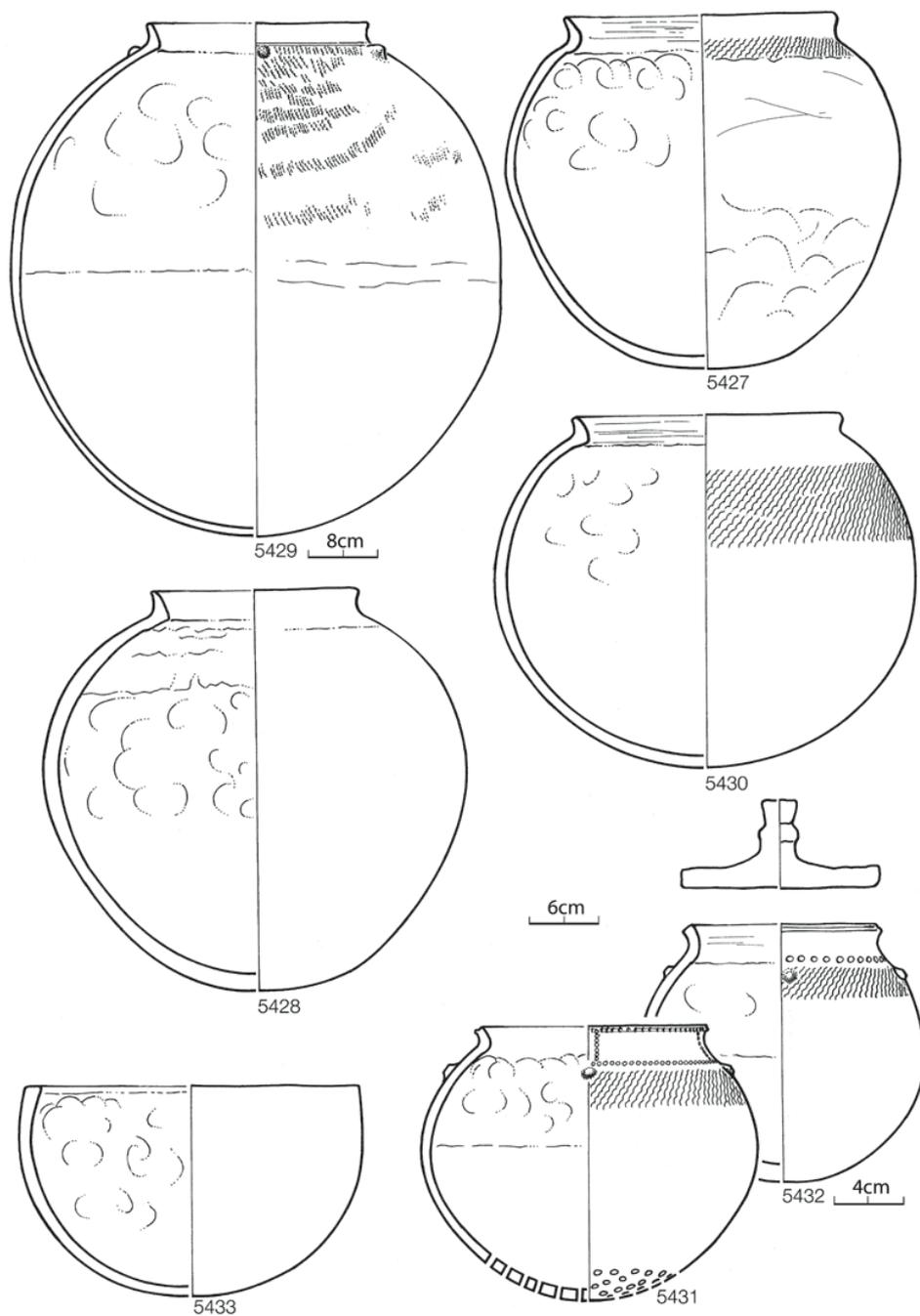


Planche 8. Tradition E. Tabi, quartier dogon. En bas à droite (5431, 5432), deux poteries de style sonraï, mais montées par pilonnage sur moule convexe, produites par des potières dogon ayant fait leur apprentissage au Hombori. Dessins Y. Kalapo, traitement graphique S. Aeschlimann.

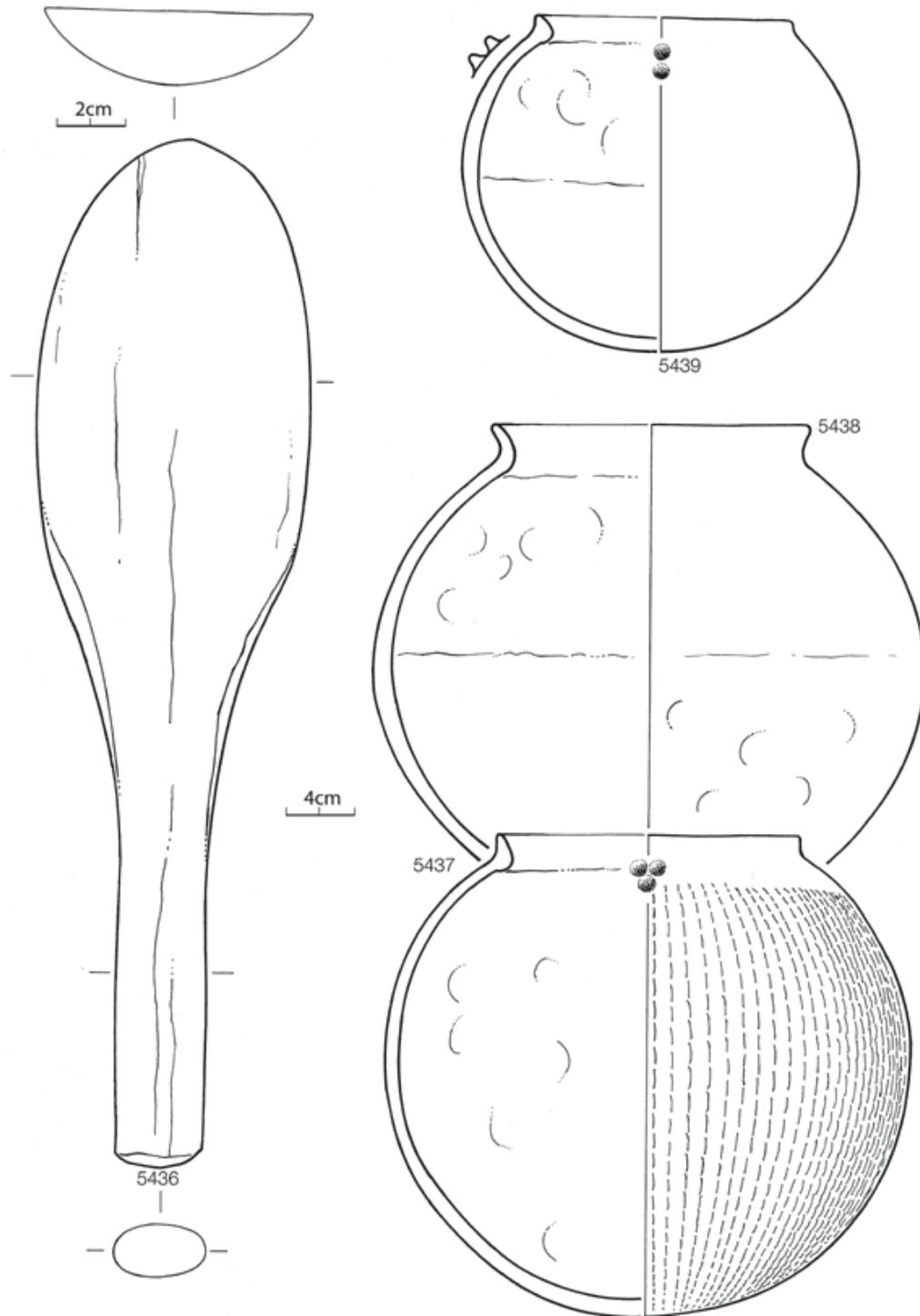


Planche 9. Gourma-des-Monts. Village sonraï de Lougui au dessus de Nokara. Palette et poteries de tradition peul (?) montées sur moule convexe (5438, 54399 ou par pilonnage sur natte commune (5437). Dessin Y. Kalapo, traitement graphique S. Aschlimann.